

[illegible]

Ce qu'il vaut la peine de savoir de divers aspects de la vie romaine de tous les jours; en même temps, un commentaire aux 70 objets romains choisis pour le «coffre itinérant» du Musée Romain d'Augst.

I. La maison (1-12)	p. 3
II. Quelques outils (13-20)	p. 14
III. Mobilier, clés, etc.; éclairage (21-27)	p. 16
IV. La vaisselle (28-40)	p. 19
V. Services et petits ustensiles (41-45)	p. 28
VI. Bijoux et habits (46-54)	p. 30
VII. Statuettes, temples, religion, calendrier (55-58)	p. 34
VIII. Jeux et loisirs (59-64)	p. 42
IX. L'argent et le commerce (65-67)	p. 45
X. L'écriture et les chiffres (68-70)	p. 49

Introduction

Seule une petite partie des habitants de la *COLONIA AUGUSTA RAURICA* (Augst près de Bâle), le plus important centre commercial du Haut-Rhin, étaient d'authentiques Romains, originaires d'Italie. La majorité de la population de la ville et du territoire de la colonie était composée de Gaulois indigènes, que nous appelons aujourd'hui les Gallo-Romains. Ils étaient les descendants des Helvètes, de race celte, ainsi que des Rauraques, venus du nord-ouest de la Suisse actuelle et qui depuis fort longtemps déjà s'étaient installés dans notre pays.

Sous l'occupation romaine, dès le début de l'ère chrétienne, apparurent dans les provinces rhénanes de nouvelles techniques de construction, des instruments et des formes de vaisselle inconnues jusqu'alors. En plus de la langue latine, de la mode vestimentaire romaine et de la cuisine méditerranéenne, les «pays en voie de développement» gaulois empruntèrent et adoptèrent, plus ou moins rapidement, bien d'autres éléments encore de la civilisation universelle de Rome, technologiquement et culturellement supérieure à celle de la Gaule. Durant plusieurs siècles, la Gaule fera partie du puissant empire économique romain (avec un système monétaire unique). La civilisation gallo-romaine, ainsi que la vie quotidienne, s'imprégna des habitudes et rites méridionaux et en adopta les objets usuels. Sans subir de contraintes, les Gaulois se romanisèrent rapidement et devinrent, ainsi que nous

l'avons déjà mentionné, des Gallo-Romains. Ils s'empressèrent d'imiter l'exemple romain des professions telles qu'officiers, fonctionnaires, marchands, médecins et autres qui, une fois installées au Nord des Alpes, formèrent la couche politique et culturelle dominante.

Grâce aux dessins et croquis explicatifs présentés ci-après, nous nous proposons d'essayer d'expliquer et de commenter ce que fut la vie quotidienne des habitants de la *COLONIA (PATERNA) PIA APOLLINARIS AUGUSTA EMERITA RAURICA*, ce que furent leur travail, leurs loisirs et les objets qu'ils utilisèrent. Les objets numérotés de 1 à 70 constituent en même temps un «coffret itinérant» à l'intention des établissements scolaires.

Il est bien évident qu'un choix a dû être fait en fonction de la place disponible, de la fragilité et de la valeur des objets. Ce commentaire ne saurait être exhaustif, son but étant d'éveiller un intérêt pour ce qui constitue la vie quotidienne d'AUGST romaine d'il y a bientôt 2000 ans.

Fig. A



I. La maison (1-12)

Avec la romanisation, la maison en pierres (domus) apparut et s'implanta dans notre pays pour plusieurs siècles. Il est cependant important de faire remarquer d'emblée que la tradition des constructions indigènes celtiques (constructions en bois, en pisé, en terre, etc.) se maintiendra encore durant une à deux générations en ville comme à la campagne. Même dans le Sud, la construction en pierre ne s'imposera définitivement qu'à partir du 1^{er} siècle après J.-C. seulement, bien que des constructions monumentales, telles que des théâtres, des temples et de riches villas, aient été érigées en pierres depuis longtemps déjà. Jusqu'au grand incendie qui détruisit Rome en 64 après J.-C., sous le règne de Néron, une grande partie des maisons romaines était encore en bois. Jusqu'en 70 après J.-C., les maisons d'August étaient, elles aussi, en bois. Les maisons

en pierres, construites après cette date, l'étaient souvent selon le même plan que les structures précédentes et constituaient donc plutôt des reconstructions que des constructions nouvelles. Les portiques des maisons donnaient sur la rue. L'espace couvert, bien que propriété privée, faisait partie intégrante de la voie publique, à la manière des arcades de Berne, et devait être accessible à tout un chacun. Dans les grandes villes romaines, il n'était pas rare de voir des maisons à plusieurs étages. C'est ainsi qu'August devait posséder des maisons comportant au moins un étage (Fig. A).

Un toit en tuiles, qui existait peut-être déjà sur les constructions en bois, recouvrait la maison en pierres, dont les murs, larges en général de deux pieds romains (60 cm), étaient cimentés au mortier de chaux. Aucun rebord saillant ne permet-

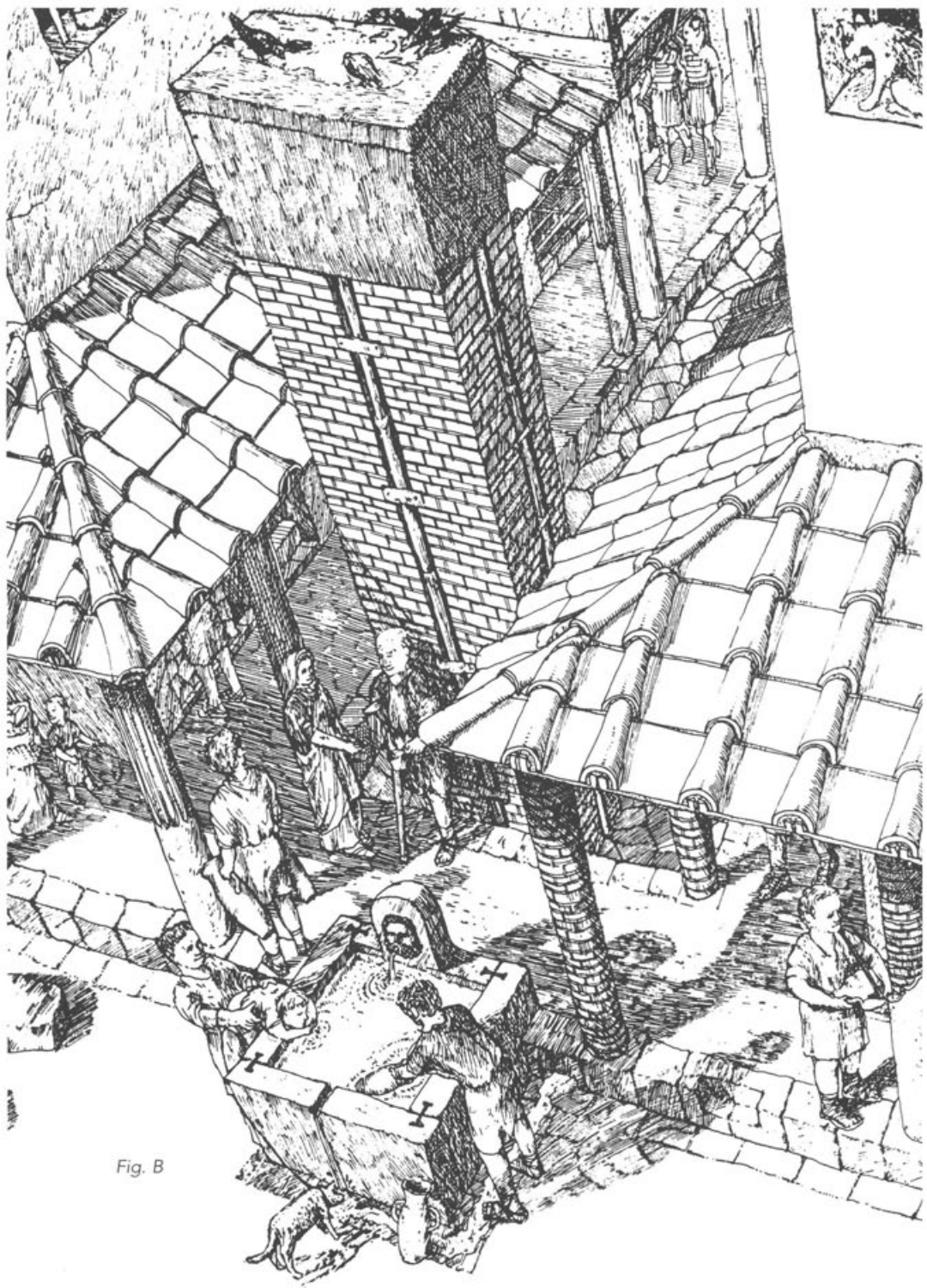
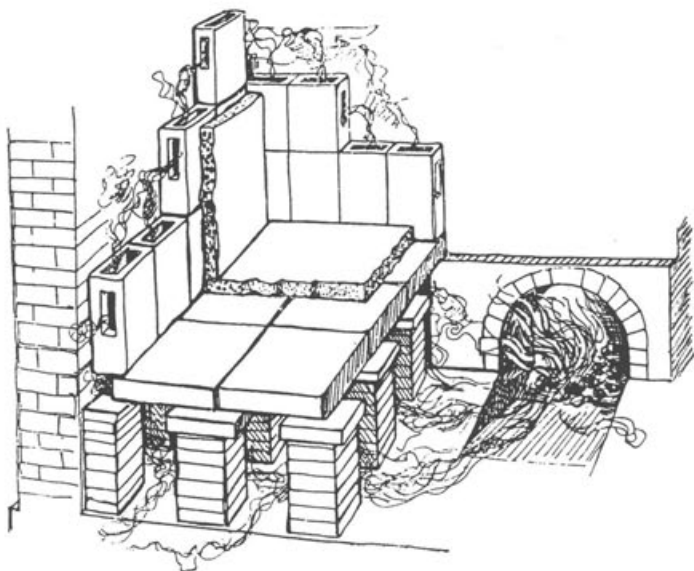


Fig. B

Fig. C



tait de fixer les tuiles; c'est leur poids (environ $80-90 \text{ kg/m}^2$ alors qu'aujourd'hui il s'élève à $40-45 \text{ kg/m}^2$) qui les maintenait en place, tout comme dans les toits des maisons méridionales. Des tuiles courbes protégeaient, à la manière des couvre-joints, l'espace entre les rebords latéraux des tuiles adjacentes ainsi que le faite du toit. Il était tout à fait exceptionnel de cimenter les tuiles ou de combler les joints avec du mortier. La pente d'un toit en tuiles était faible (environ 40%) et ne possédait pas de chéneau. (Fig. B).

De nombreuses tuileries privées couvraient les besoins de la Suisse. Dans la mesure du possible, les ateliers écoulèrent leurs produits par la voie fluviale. Quelques ateliers, en bordure de la colonie d'AUGUSTA RAURICORUM, datant du Bas-Empire nous sont bien connus. Ces ateliers étaient desservis par un

détachement de la *LEGIO I MARTIA* (1) stationné au castrum de KAISERAUGST.

En plus des toits en tuiles, il existait aussi au Nord des Alpes, durant l'époque romaine, des toits de bardeaux et d'ardoises.

En plus des tuiles, l'argile cuite était fréquemment utilisée, notamment pour les pilettes et les conduits tubulaires des installations de chauffage des bains et des pièces d'habitation. Dans les bains romains (thermae) le sol de la salle tiède (tepidarium), de la salle chaude ou de l'étuve (caldarium, sudarium) reposait sur des pilettes, faites de carreaux de terre cuite. Ce dispositif souterrain, appelé hypocauste, permettait la circulation de l'air chaud. La chambre de chauffe (praefurnium) était située au niveau de l'hypocauste avec lequel elle communiquait au moyen d'un canal. Les

parois de l'étuve étaient également chauffées au moyen de tuyaux rectangulaires en argile (tubuli) posés verticalement et recouverts de crépi. L'air chaud pouvait ainsi circuler et se répandre le long des murs (Fig. C).

Certaines pièces d'habitation étaient également équipées d'hypocaustes, c'est-à-dire chauffées par le sol. La plupart des maisons urbaines d'August ne possédaient pas d'hypocaustes. Pour chauffer les pièces, on se servait de la chaleur du foyer et de braseros remplis de charbon de bois. Le système de chauffage par hypocauste servait essentiellement à emmagasiner la chaleur. Le sol, dont la partie inférieure était composée de dalles en argile (suspensura) reposant sur des pilettes, était recouvert de plusieurs couches de mortier atteignant jusqu'à 50 cm d'épaisseur et permettait ainsi d'accumuler une grande quantité de chaleur.

Les sols des maisons en bois étaient généralement en terre battue, parfois recouverts de planches, très rarement de mortier. Les sols de mortier se développaient avec les constructions en dur; ils étaient composés d'un hérisson de pierres, sur lequel reposaient plusieurs couches de mortier de chaux. Si le sol devait être étanche, comme dans le cas des thermes, de la brique crue concassée était alors mélangée au mortier (mortier de tuileau).

A AUGUSTA RAURICA, seule la couche aisée de la population pouvait s'offrir un revêtement de sol plus luxueux,

en mosaïque (opus musivum), qui est aussi un mode de décoration, particulièrement apprécié dans les pays méditerranéens dès l'époque grecque. Les mosaïques d'August étaient constituées généralement de petits cailloux multicolores, d'environ 1 à 2 cm., ce qui représente, par m², environ 10 000 pièces. On a recueilli aussi de petits cubes de verre ou de terre cuite. En règle générale, ce revêtement de tesselles était cimenté par une très fine couche de mortier à la chaux qui elle-même s'étalait sur une couche plus épaisse de mortier aux tuileaux. Dans les bassins, les tesselles étaient directement appliquées sur le tuileau étanche. Cet ensemble de couches reposait sur un épais hérisson de pierres.

L'enduit mural ordinaire se rencontrait assurément dans la plupart des maisons d'August; en revanche, les peintures murales de qualité, considérées comme un produit de luxe, étaient sans doute aussi rares que les sols de mosaïques. Celle qui figure deux porteurs d'amphore (Fig. D) en est un bon exemple. Plus fréquentes sont les parois décorées, constituées de panneaux rectangulaires, représentant le plus souvent des motifs végétaux (guirlandes de plantes et de fleurs) (7, 8).

Les Romains utilisaient des couleurs à pigmentations d'origine minérale, de nature non organique, telles, par exemple, le cinabre, le bleu et le vert de cuivre, le jaune d'or, le blanc de plomb, l'oxyde de plomb rouge et surtout les

couleurs naturelles de la terre, comme l'ocre rouge et jaune. Des substances organiques entraient dans la composition des liants. Un mortier (30) et une demi-amphore (Fig. M) avec des traces de peinture rouge ont été mis au jour en 1965 dans la partie sud d'AUGUSTA RAURICORUM, à l'emplacement même où l'artiste ou l'artisan travaillait au 2^{ème} siècle de notre ère.

Portes et fenêtres constituaient des éléments importants de la maison. Cependant, seuls des seuils, des crapaudines, des serrures, des ferrures et des empreintes de cadres de portes et fenêtres ont pu être retrouvés, les éléments en bois ayant complètement disparu.

Les bains publics, comme certaines riches villas privées, possédaient de véritables fenêtres vitrées. Ces vitres transparentes, de couleur vert pâle, se composaient de 4 à 6 carreaux de 30 x 40 cm environ, scellés dans des cadres de bois. Si la protection d'un grillage s'avérait nécessaire, on utilisait alors des bandes de fer se croisant à angle droit avec des étoiles à quatre branches soudées aux intersections (Fig. E).

À l'époque romaine, on veillait avec une attention toute particulière à ce que l'approvisionnement en eau soit suffisant et d'accès aisé. Ce furent les Romains qui firent profiter les provinces de ces techniques nouvelles, grâce au savoir-faire qu'ils avaient acquis dans le Sud, où l'eau était plus précieuse, car plus rare, que dans le nord des Alpes.

Aussi bien les villes que les villages et les fermes étaient approvisionnés par des aqueducs souterrains. La colonie d'Augst fut dotée d'un canal de maçonnerie, long de 6,5 km et dont les dimensions intérieures présentent une hauteur de 1,8 m pour une largeur de 0,9 m. La largeur de la voûte mesurait 60 cm (Fig. F) et la pente moyenne était de 2‰ (c'est-à-dire 2 cm pour 10 m!). L'aqueduc, construit sous terre, captait l'eau de l'Ergolz au nord de Liestal et l'amenait jusqu'à Augst. Un réseau de conduites de plomb et de bois servait à la distribution de l'eau à l'intérieur de la ville. Pour les fontaines publiques, les thermes ainsi que pour certaines villas privées, l'eau était amenée sous pression.

Ces tuyaux étaient fabriqués au moyen de feuilles de plomb, épaisses de plusieurs millimètres, dont les bords, une fois recourbés, étaient soudés dans le sens de la longueur. En coupe, le tuyau se présentait sous la forme d'une poire (12). Grâce aux sources écrites, nous savons qu'à l'époque romaine déjà, une taxe sur l'eau était perçue, calculée selon le calibre du raccordement. Il est presque certain que dans ces conditions, bien des habitants puisaient leur eau aux fontaines placées à chaque carrefour (Fig. B).



Fig. 1

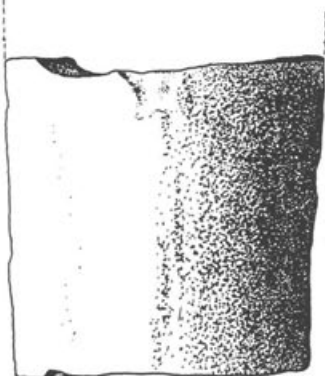
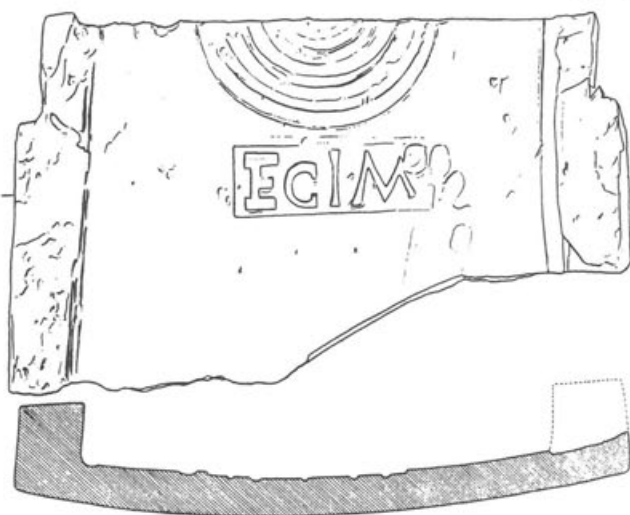


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

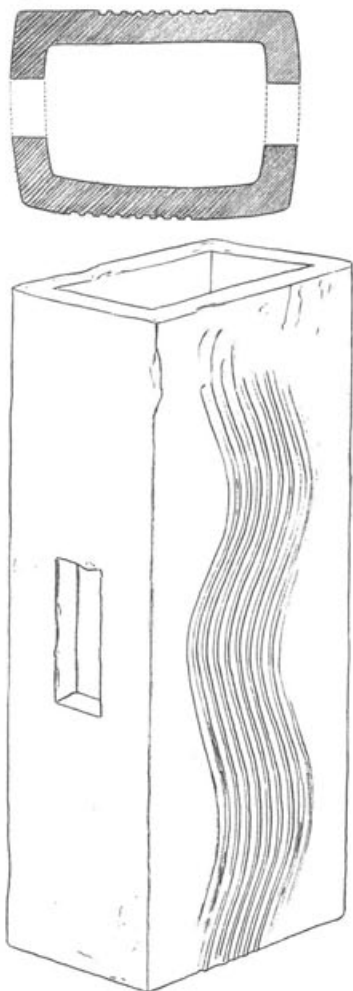


Fig. 1

Tuile plate (tegula), 45-55x30-40 cm de dimension, poids 8 à 12 kg. Les tuiles sont parfois estampillées, notamment si elles sont fabriquées dans des ateliers militaires. Tuile de la *LEG I M*, c'est-à-dire de la *LEGIO PRIMA MARTIA* stationnée dans le castrum de Kaiseraugst au 4ème siècle. En haut, les rebords de la tuile ont été écourtés de quelques 5 cm (pour permettre le chevauchement des tuiles suivantes). Décor tracé au doigt en bordure.

Fig. 2

Couvre-joint (imbrex) de longueur identique à celle de la tuile plate, s'élargissant légèrement vers le bas (pour s'emboîter dans la tuile suivante).

Fig. 3

Pilette d'hypocauste, portant ici les marques de pattes d'un blaireau, traces faites alors que le tuilier avait mis la plaque à sécher avant la cuisson. Ainsi les traces du blaireau ont-elles été immortalisées.

Fig. 4

Conduit tubulaire mural (tubulus) pour la circulation de l'air chaud. Il porte des rainures (servant à une meilleure adhérence du crépi) sur les faces les plus larges et des ouvertures sur les petits côtés (pour la circulation latérale de l'air chaud).

Fig. 5

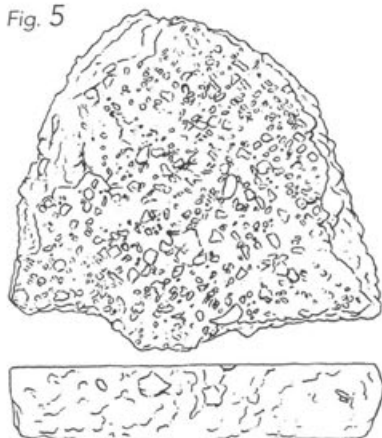


Fig. 5

Fragment de sol en mortier à tuileaux.

Fig. 6

Fragment d'un sol en mosaïque, constitué de tesselles blanches et grises, relativement grandes, fixées dans le mortier de tuileaux.

Fig. 7

Fragment d'une peinture murale polychrome: bord rouge et blanc, avec une ligne de séparation blanche, peint sur un enduit lisse, lui-même posé sur enduit grossier.

Fig. 8

Fragment de peinture murale polychrome: entrelacs sur fond vert.

Fig. 6



Fig. 9

Sorte d'étoile à quatre branches, en fer forgé, provenant d'une grille de fenêtre.

Fig. 10, 11

Deux fragments (bord et angle) de vitre, dont l'un présente encore des traces de mastic.

Fig. 12

Extrémité d'un tuyau en plomb (fistula), soudé dans le sens de la longueur ainsi qu'un reste de raccord en plomb pour bain baignoire. Trouvé dans les thermes de Grienmatt.

Fig. 7

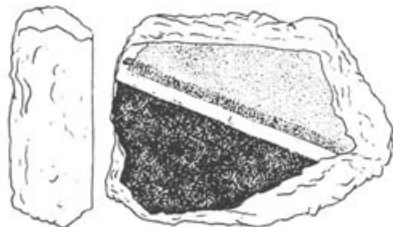


Fig. A

Reconstitution précise d'une maison, à l'angle nord-ouest de l'insula 31 à Augst: grande boutique à un étage (hauteur, jusqu'au galetas: 7 m); les portiques donnent sur la chaussée, au coin de la rue: chasse-roues pour la circulation des chars.

Fig. B

Toits romains avec des tuiles plates à rebords et des couvre-joints. Au premier-plan, une fontaine publique à un carrefour.

Fig. C

Coupe schématique d'un hypocauste; à droite, canal de chauffe et sol reposant sur des pilettes; contre les murs, derrière le crépi, conduits (tubuli) de terre cuite.

Fig. 8

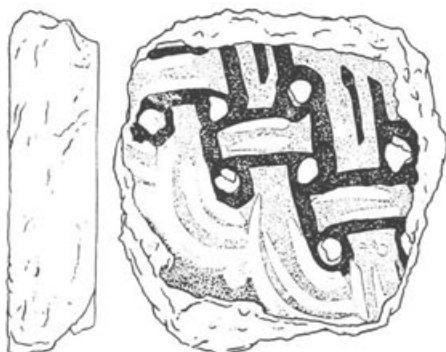


Fig. D

Peinture murale polychrome (120x82 cm). Augst, insula 39: deux hommes portant une amphore à l'aide d'une perche.

Fig. E

Grille de fenêtre (100x95 cm) de la villa romaine de Hölstein (Bâle-Campagne).

Fig. F

Coupe de l'aqueduc romain souterrain de Liestal-Augst (renforcé, à droite, en raison de la pression due à la pente) échelle: 1:60.

Fig. E

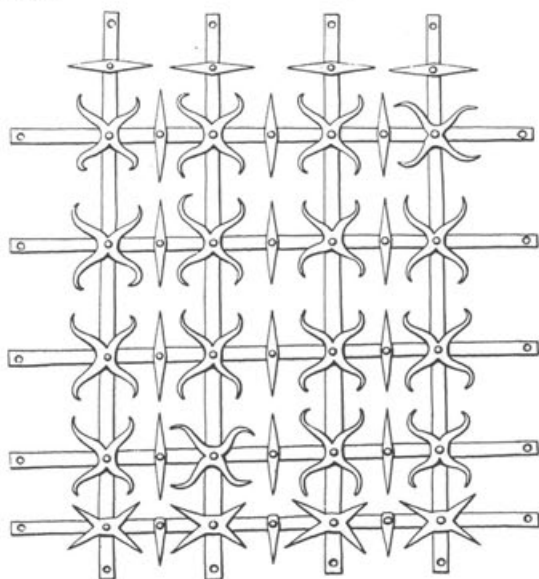


Fig. 10



Fig. 11

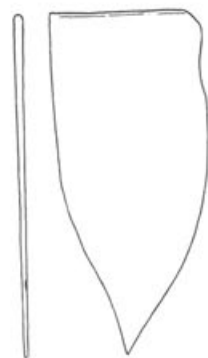


Fig. 9

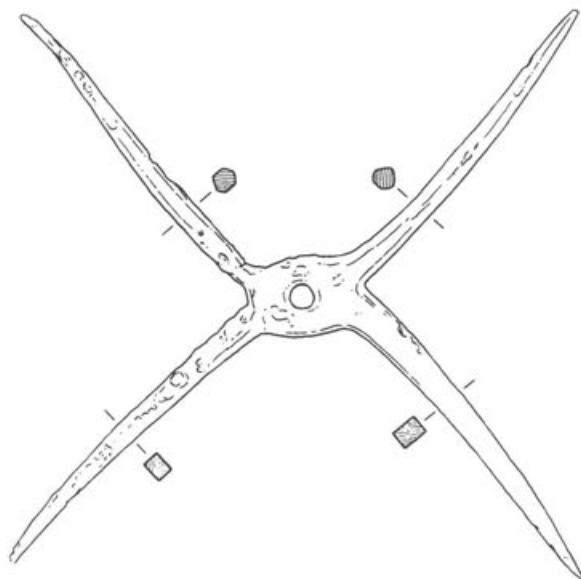


Fig. D

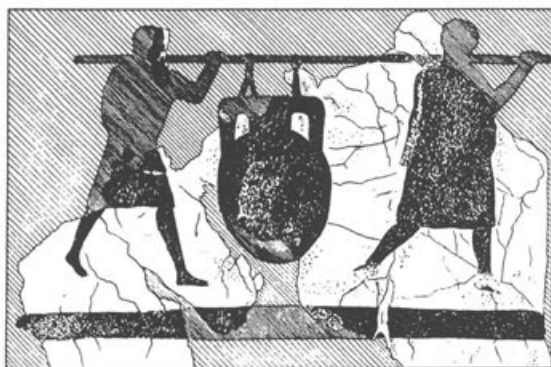


Fig. 12



Fig. F

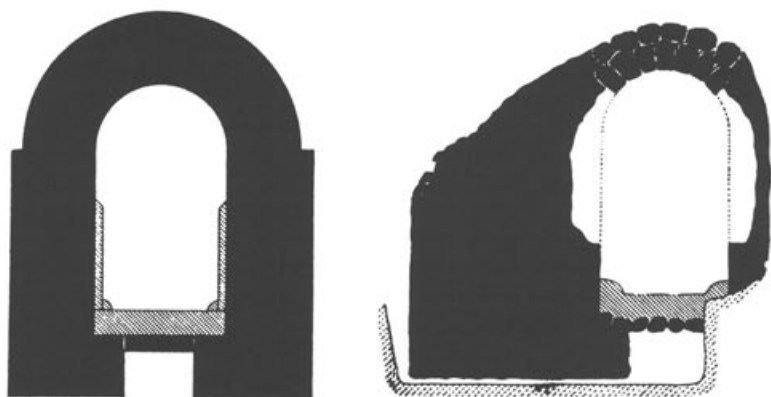


Fig. 13

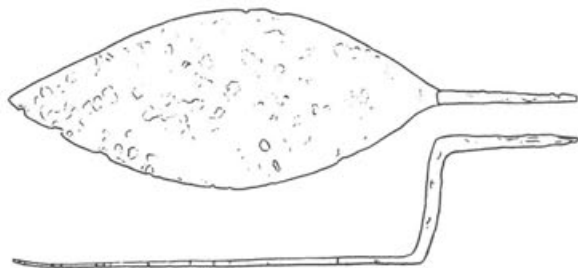
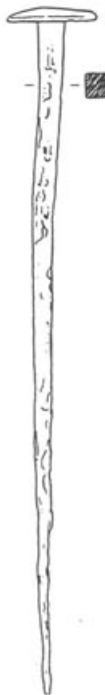


Fig. 14



Fig. 15



II. Quelques outils (13-20)

Parmi les nombreux outils et instruments mis au jour, qui ressemblent d'ailleurs beaucoup aux nôtres et à ceux de nos grands-parents, nous avons fait le choix suivant:

Fig. 13

Truelle, dont l'extrémité métallique s'emboîtait à l'origine dans le manche. La figure G présente un échafaudage servant à construire un mur.

Fig. 14

Petit fil à plomb en bronze.

Fig. 15, 16

Deux clous à tige carrée (comme tous les clous faits à la main jusqu'au 19^{ème} siècle); les clous actuels, fabriqués mécaniquement, sont ronds.

Fig. 17

Petit marteau avec pied de biche pour enlever les clous.

Fig. 18

Petite hache.

Fig. 19

Couteau dont le manche était à l'origine soit en bois, soit en os (fixé au moyen de deux rivets).

Fig. 20

Petite lance en fer. La hampe en bois se fixait dans la douille.

Fig. G

Construction d'un mur en briques; maçons et ouvriers sur un échafaudage. Peinture murale de Rome, Via Latina.

Fig. 16



Fig. 17

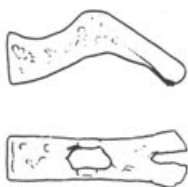


Fig. 18

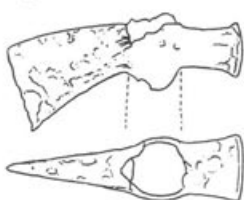


Fig. 19



Fig. 20



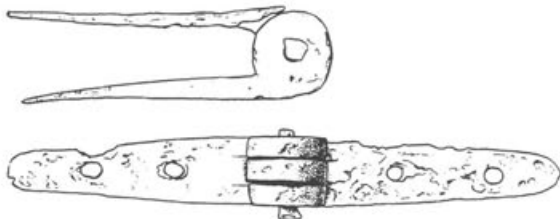
Fig. G



Fig. 21



Fig. 22



III. Mobilier, clés, etc.; éclairage (21-27)

A la différence des villes de Pompéi et d'Herculanum, recouvertes par les cendres et la lave du Vésuve en 79 après J.-C., où portes, fenêtres, étagères et autres meubles ont pu être conservés, ou du moins leurs empreintes, nous ne connaissons que fort peu d'éléments du mobilier d'AUGUSTA RAURICA. La plupart du temps, seuls les objets qui n'étaient pas fabriqués en bois nous sont parvenus: charnières de portes (22), serrures, clés (23), ferrures de meubles, etc. Mais il est bien évident qu'à l'époque romaine, comme aujourd'hui, la plupart des portes, caisses, coffres, tables, bancs, chaises, banquettes, lits et autres objets étaient en bois.

La lampe à huile (lucerna) est un objet typiquement méridional. C'est à l'époque romaine seulement qu'elle fera son apparition au nord des Alpes. En effet, ce n'est qu'avec l'importation d'huile venue des régions méditerranéennes et qui servait de combustible, qu'elle pourra être utilisée chez nous. Il est intéressant de constater que dans les provinces frontalières rhénanes, dont la Suisse ac-

tuelle faisait aussi partie, la lampe à huile à couvercle (26) sera abandonnée aux environs de 100 après J.-C., malgré une romanisation croissante, au profit de lampes plus simples, ouvertes et grossièrement modelées (27) dans une argile moins fine, où l'on faisait brûler du suif ou de la cire. La mèche reposait sur un bec ouvert et ne passait pas par un trou comme dans les lampes fermées. Le remplacement de l'huile par du suif s'explique aisément par son prix plus modéré. Il est surprenant de constater un tel souci d'économie, en pleine période de prospérité, au 2ème siècle, alors qu'on n'économisait pourtant sur rien d'autre.

Beaucoup de lampes fermées présentent, sur la face supérieure (médaillon), souvent légèrement en creux, des représentations figurées d'animaux, de masques, de scènes de la vie quotidienne, etc. Ces lampes, dont l'épaisseur des parois ne dépassait souvent pas 1 à 2 mm étaient fabriquées à l'aide de deux moules, un pour le médaillon, l'autre pour la base du récipient; les deux éléments étaient ensuite soudés avant la cuisson.

Fig. 23

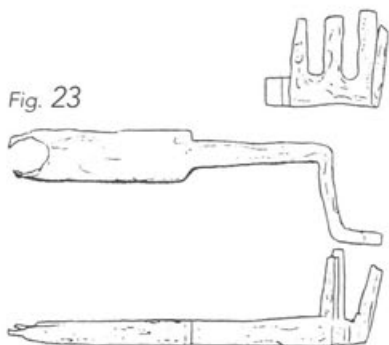
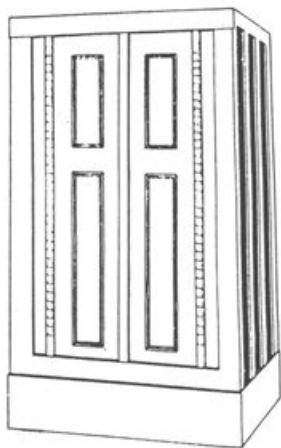
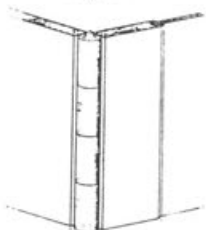


Fig. H



D'autres moyens d'éclairage étaient également connus: notamment les bougies, les torches ou les lanternes en bronze (Fig. I), dont des vestiges ont été mis au jour à Augst.

Fig. 21

Élément de charnière en os, taillé dans les os longs de bovins. Ces pièces étaient emboîtées sur des axes de bois pour former des charnières. Chaque élément était fixé alternativement au montant et à la porte du meuble au moyen de chevilles en bois, passant par des trous latéraux (Fig. H). Grâce à ce système, les portes d'armoires pivotaient plus facilement que nos portes actuelles à deux gonds. Le modèle d'Augst permet de relever des traces de frottement sur les faces supérieures et inférieures des gonds ainsi que des éraflures sur les faces extérieures. Ces dernières attestent que la charnière était très étroitement fixée à l'armoire et qu'on pouvait ouvrir la porte à 180°.

Fig. 22

Charnière avec axe en fer, d'une porte ou d'une caisse.

Fig. 23

Clé en fer, à panneton découpé. Trou de suspension à l'autre extrémité. À l'aide des dents du panneton que l'on introduisait dans la serrure, on pouvait soulever les chevilles en maintenant le pêne dans la gâche et déplacer latéralement ce dernier avec la clé pour déverrouiller la porte. Pour des pannetons compliqués et généralement plus petits, la serrure correspondante pouvait être en métal.

Les serrures à révolution étaient relativement rares à l'époque romaine.

Fig. H

À gauche: Charnière fixée à l'aide de gonds en os et de chevilles en bois fixées alternativement à l'armoire et à la porte. À droite: Armoire en bois à charnière en os, provenant de Pompéi — exécutée d'après un moulage en plâtre d'une empreinte conservée dans la couche de cendres et de pierre ponce du Vésuve.

Fig. 24



Fig. 25

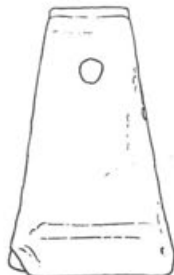


Fig. 27



Fig. 26

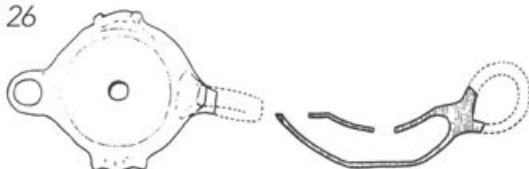


Fig. 24

Clochette en bronze, utilisée vraisemblablement pour le bétail.

Fig. 25

Peson de tisserand conique percé. Ces pesons, qui peuvent également prendre une forme cylindrique, servaient — par séries de plusieurs pièces — à tendre les fils du métier à tisser. Aucune trace de métier à tisser en bois n'a été retrouvée à ce jour à Augst.

Fig. 26

Lampe à huile fermée; sur le «bec», des traces de brûlures dues à la mèche, sont encore visibles. Anse cassée.

Fig. 1



Fig. 27

Lampe à suif ouverte à «bec» pincé, sur lequel on posait simplement la mèche; traces de calcination.

Fig. 1

Lanterne cylindrique en bronze (diamètre 11,5 cm). Fond avec brûleur, couvercle, support à anses. Entre les deux montants verticaux du corps, étaient fixés deux cylindres semi-circulaires transparents (en corne).

IV. La vaisselle (28-40)

Les Helvètes et les Rauraques connaissaient et utilisaient de grandes quantités de vaisselle en argile, de formes variées. Ils employaient également depuis fort longtemps des récipients en bois; rares sont les coûteux récipients en métal (bronze). Dès la fin de l'époque celte (La Tène finale) le tour fut définitivement adopté. Dès lors, presque toute la céramique sera tournée.

Avec l'arrivée des Romains, l'aspect de la vaisselle va également se modifier. De nombreuses formes indigènes continuent à être produites par une population en majorité celte, mais les récipients sont moins élégants quoique techniquement supérieurs et mieux cuits, que ceux d'époque préromaine. Gobelets, bols et plats sont dorénavant fabriqués sur un tour rapide. Seules les marmites (28) continueront à être façonnées à la main. Pour certains récipients, plus particulièrement les marmites, il existait des couvercles munis de sortes de poignées en argile (29). Il est certain que de nombreux couvercles en bois ont dû être utilisés, mais nous n'en avons pas gardé trace.

Les nouvelles formes de poterie, provenant du Sud et fabriquées en Gaule et à Augst étaient:

- la *cruche* à eau ou à vin, à une ou à deux anses (34)
- le *mortier* (*mortarium*), large récipient à déversoir, où ainsi que l'indique son nom, on broyait les aliments;

l'intérieur était tapissé d'éclats de pierre (quartz, etc.) ou de sable, formant une surface rugueuse, comparable à du papier émeri. C'est dans ces mortiers que l'on préparait des sauces diverses, plus ou moins épicées, servies ensuite dans de petits bols pour accompagner les repas.

La terre sigillée

La vaisselle romaine-type est celle que nous connaissons depuis près d'un siècle sous le nom de «terre sigillée», mais que les Romains appelaient «*vasa Samia*» (vaisselle samienne). Cette vaisselle, faite d'argile fine et exclusivement fabriquée au tour, est recouverte à l'intérieur comme à l'extérieur d'un engobe rouge brillant d'une qualité telle qu'il reste parfaitement conservé après un séjour de près de 2000 ans dans la terre.

La terre sigillée représente la vaisselle de table de qualité, comparable à la porcelaine. Les formes les plus courantes étaient les assiettes, les coupes et les plats (31, 32). Cette vaisselle, fabriquée par milliers d'exemplaires, fut tout d'abord produite dans de grands ateliers dont les premiers sont situés au nord de l'Italie (Arezzo); puis, au premier siècle, ils s'implantent en Gaule méridionale, pour s'étendre aux deuxième et troisième siècles, en Gaule du centre, du nord et de l'est. Au troisième siècle, on trouve des

centres de production dans la région rhénane (par exemple: Rheinzabern près de Speyer), en Bavière et en Suisse (Baden, Berne-Enge, Lousonna-Vidy).

En raison des frais de transport, le coût de la terre sigillée était nettement plus élevé que celui de la vaisselle commune. Un bol décoré (32) revenait, au 2ème siècle après J.-C., à 20 As, soit l'équivalent d'un jour de solde pour un militaire ou un travailleur. A part les mortiers et les grands récipients de stockage, cette vaisselle de couleur rouge est la seule que l'on réparait à l'aide de tenons de plomb, en cas de fissure ou de cassure. Pour fabriquer la terre sigillée à relief, on se servait d'un moule. A l'aide d'un poinçon, le décor était imprimé en négatif à l'intérieur du moule (Fig. K). Après le séchage, la panse décorée était retirée du moule et l'on ajoutait, sur le tour, le rebord lisse et le pied.

Certains potiers ou chefs d'atelier signaient leur production à l'aide d'une estampille. Grâce à ces marques de potiers ainsi qu'aux décors en relief, dont les motifs changeaient selon les goûts de décennie en décennie, la terre sigillée fait partie des objets romains les mieux datés. Même le plus petit fragment, le plus petit tessou, constitue déjà un précieux indice pour l'archéologue.

A côté de la véritable sigillée de première qualité, il existait également des productions locales de vaisselle, apparentée à la sigillée, mais vendue à des prix plus bas. La vaisselle fine et lisse, à

vernis noir ou rougeâtre, était également fort appréciée.

Les objets servant à la consommation des liquides, tels le pichet et le gobelet, n'étaient que très rarement en sigillée. Les pichets furent d'abord fabriqués en argile (34), plus tard en verre. Outre les gobelets en bois, dont on n'a malheureusement que fort peu de vestiges conservés, on aimait utiliser des gobelets en céramique fine ou en verre. Aux 2ème et 3ème siècles, les gobelets à dépressions furent particulièrement appréciés. Ils étaient parfois décorés de rinceaux et de sentences à boire (70).

Les récipients en verre

Avant les Romains, les Egyptiens et les Grecs connaissaient et fabriquaient déjà le verre. Chacun sait que le verre est le plus ancien produit synthétique. Mais ce n'est qu'au début de l'Empire romain, soit environ à l'époque de la naissance du Christ, que la fêle, la canne creuse du verrier, fut inventée. Grâce à cet instrument, l'artisan avait alors la possibilité de prélever du creuset le verre en fusion et en quelques instants de souffler un récipient en verre. Cette invention permit une large diffusion de la verrerie. Le verre coloré fut surtout apprécié au début de l'époque romaine, mais dès 100 environ après J.-C. la préférence fut donnée aux couleurs dites naturelles comme le bleu-vert; aux 3ème et 4ème siècles, c'est le verre décoloré, et si pos-

sible transparent, qui fut à la mode. Il est rare, de découvrir des récipients intacts, sauf ceux déposés en offrande dans les tombes. La verrerie découverte à Augst se compose principalement de bouteilles rectangulaires ou rondes (36, 37), de coupes (39) et de gobelets. On y trouve également des flacons à parfums de formes diverses (38).

Les amphores

Les amphores constituent une catégorie particulière de poterie. Ces grands récipients de transport ne servaient qu'une seule fois; ils n'étaient pas réexpédiés dans leur pays d'origine (Italie, Narbonnaise, Espagne, parfois la Grèce et l'Afrique du Nord) une fois le contenu épuisé. Les amphores étaient fermées par des bouchons de liège ou de terre cuite et scellées par du plâtre ou de la poix. Leur contenu, en général liquide, se conservait ainsi dans de bonnes conditions et pouvait aisément être transporté.

Parmi ces récipients hauts d'un mètre et toujours dotés de deux anses (amphoros signifie en effet «porter par deux côtés»), on peut reconnaître trois formes principales, réservées chacune à des usages différents:

- L'amphore à vin (Fig. L), de forme allongée, présente une pointe tout à fait caractéristique au moyen de laquelle l'amphore pouvait être rangée

dans le cellier en étant tout simplement plantée dans le sable. Si elle était utilisée dans la salle à manger, elle pouvait alors être disposée sur le support destiné à cet usage. Le contenu d'une amphore à vin est de 20 à 30 litres. Pour les bons crus, il est fréquent de trouver, sur le col de l'amphore, un certain nombre d'indications, peintes en noir, rarement en rouge, en écriture cursive, concernant le contenu, la provenance et même le millésime du vin.

- L'amphore à huile (Fig. M) — en quelque sorte l'emballage de l'huile d'olive — présente, dans le Haut-Empire, une forme presque sphérique avec des anses arrondies. Ces amphores étaient souvent munies d'une estampe appliquée avant la cuisson, indiquant le nom du producteur ou de son administrateur; les centres de production se chargeaient non seulement de l'exportation du contenu mais encore de la fabrication du contenant. Au 1^{er} siècle, l'un des plus importants producteurs d'huile d'olive fut un certain Gaius Antonius Quietus (40) d'Espagne méridionale, qui exportait son huile en direction de la vallée du Rhône, de la Gaule de l'Est, de l'Helvétie et de la Rhénanie surtout, mais aussi vers l'Angleterre. Manifestement, ces régions n'utilisaient pas d'huile d'olive avant l'époque romaine. Il se peut fort bien qu'avec l'arrivée des Romains, non seulement la cuisine mais aussi la façon d'apprêter les mets aient changé. 21

Tout comme à notre époque, on passa il y a 2000 ans, de la cuisine à la graisse et au saindoux à la cuisine à l'huile d'olive.

- Le troisième produit transporté dans les amphores (Fig. N) et provenant la plupart du temps d'Espagne, était la sauce de poisson (garum). Ces sauces de poisson très salées et piquantes, provenant des côtes méridionales d'Espagne, étaient très recherchées et comptaient parmi les sauces et les condiments les plus coûteux de l'époque romaine. Le garum était apprêté selon la recette suivante: les viscères de petits poissons, garum et scomber, recueillis pour cet usage, étaient salés et exposés en plein soleil pendant plusieurs jours, dans un récipient ouvert ou un bassin. Le jus qui s'en écoulait, une fois filtré, donnait le fameux garum. Sur une amphore, découverte à Augst en 1911, on peut voir une sorte d'étiquette peinte *G HISP*, soit l'abréviation de *G(arum) Hispa(nicum)* c'est-à-dire: garum d'Espagne.

Grâce à des inscriptions mises au jour sur des cols d'amphores, nous savons que d'autres denrées étaient aussi vendues dans des amphores, comme le vinaigre, les olives, les haricots, les figues, le miel et les dattes. Une amphore trouvée dans le camp légionnaire de Vindonissa (Fig. O) devait contenir, si l'on se réfère à l'étiquette: des «*OLIVA NIGRA*» (a) *EX DEFR* (uto), c'est-à-dire des olives noires dans du moût cuit. Une amphore

découverte à Avenches contenait encore des olives carbonisées, une autre des dattes brûlées!

Fig. 28

Marmite en argile à dégraissant faite à la main; l'extérieur a été lissé et décoré de fines rainures.

Fig. 29

Couvercle de marmite en argile avec poignée (partiellement reconstitué).

Fig. 30

Petit mortier en argile avec déversoir et paroi interne rugueuse.

Fig. 30

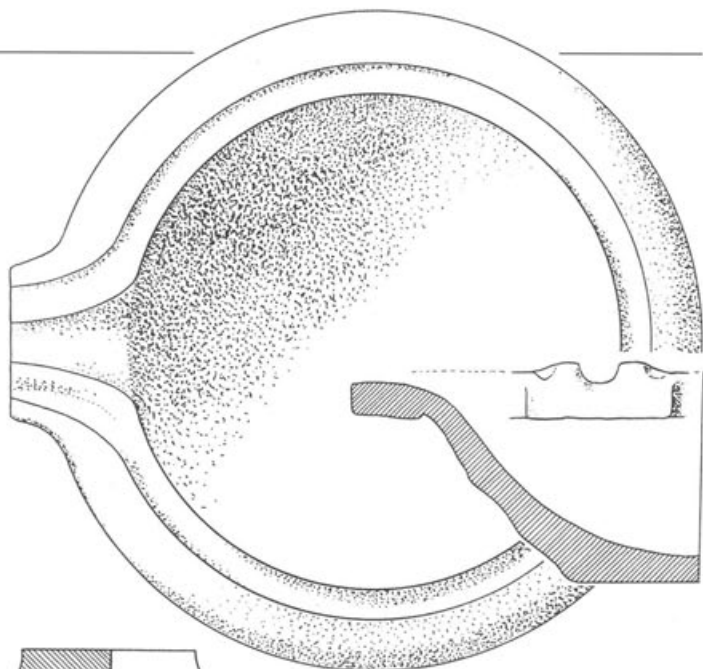


Fig. 29

Fig. 28

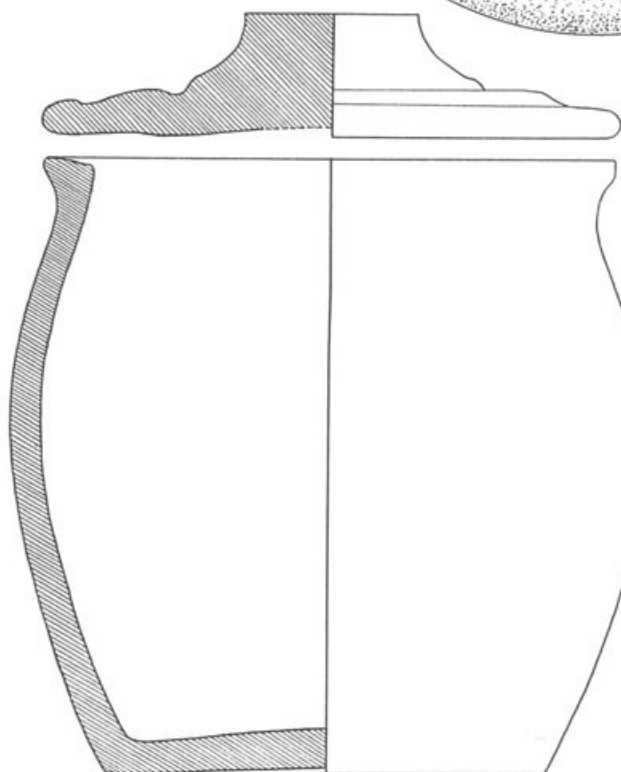


Fig. 31

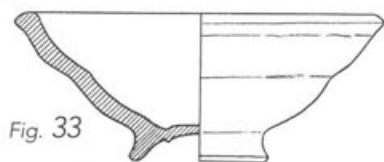
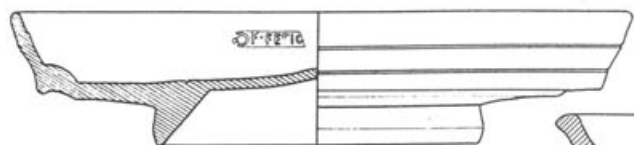


Fig. 32

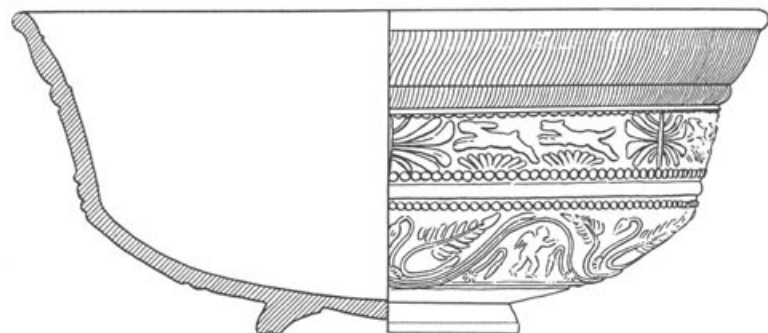


Fig. 33

Fig. K



Fig. 34

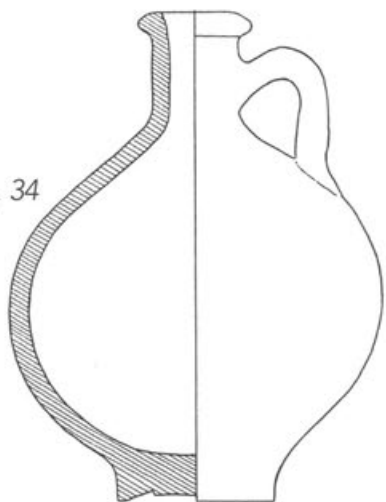


Fig. 35

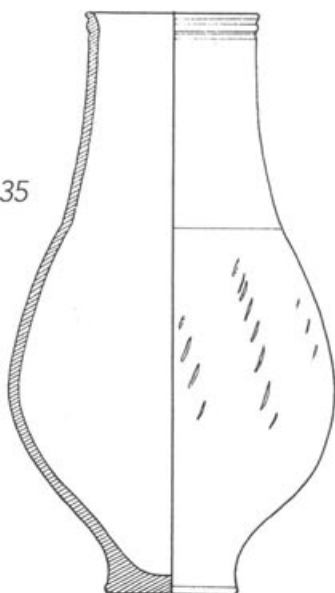


Fig. 36

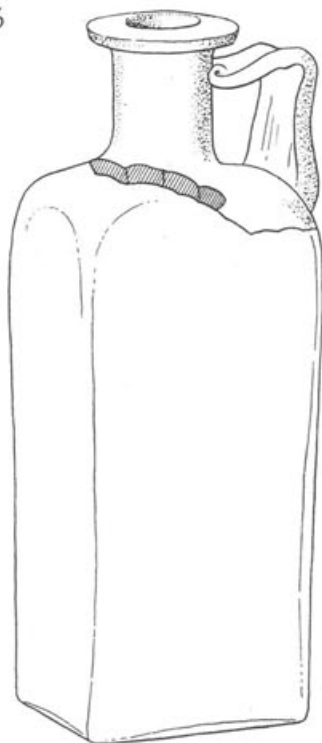


Fig. 37

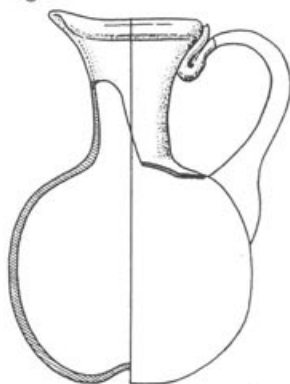


Fig. 38



Fig. 39

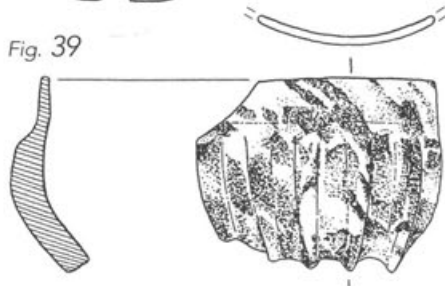


Fig. 40

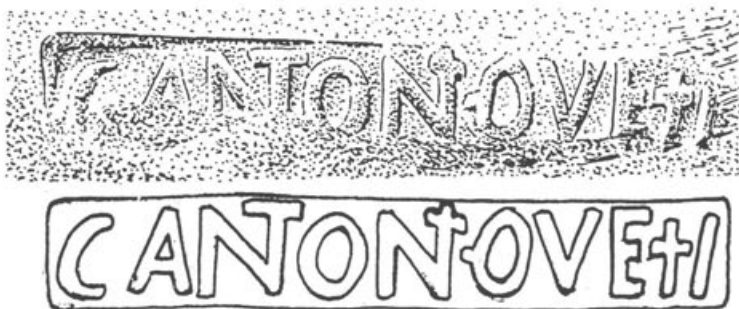


Fig. 31

Assiette en terre sigillée portant à l'intérieur la marque du potier: *OF FELIC(is)* = *Officina Felicis*, c'est-à-dire atelier de Félix.

Fig. 32

Coupe en terre sigillée, décorée à l'extérieur de reliefs (chasse, amour, rinceaux), partiellement reconstituée.

Fig. 33

Petite tasse en «terra nigra» — terre noire — légèrement reconstituée.

Fig. 34

Petite cruche en argile avec anse en forme de bandeau; à l'origine, elle était recouverte d'un engobe blanc (pour éviter l'évaporation du contenu).

Fig. 35

Gobelet en céramique, orné de dépressions; copie moderne, capacité: 4 dl.

Fig. 36

Col et anse cannelée d'une bouteille carrée en verre bleuâtre. Les bouteilles en verre de cette forme (économisant de la place) étaient très appréciées et servaient à conserver des liquides (par exemple le vin).

Fig. 37

Col d'une petite bouteille de forme globulaire; une anse est cassée.

Fig. 38

Petit flacon à parfums en verre.

Fig. 39

Bord d'un bol à panse côtelée, en verre jaune et violet, à décor marbré. Coulé dans un moule puis taillé à l'intérieur et sur le bord, il se différencie des récipients précédents qui étaient simplement soufflés à l'air libre (37, 38) ou dans une forme (36).

Fig. 40

Anse d'une amphore à huile globulaire, marquée au nom du fabricant: *C.ANTON.QVETI*, soit Gaius Antonius Quietus qui fut, au 1er siècle après J.-C., l'un des plus importants producteurs d'huile d'olive d'Espagne du sud. Les amphores globulaires (Fig. M) avaient une capacité de 70 à 80 litres. Le mot latin «amphora» ne signifiait pas seulement récipient mais était aussi le nom d'une mesure de capacité (3 amphores = 78,6 l).

Fig. L



Fig. M

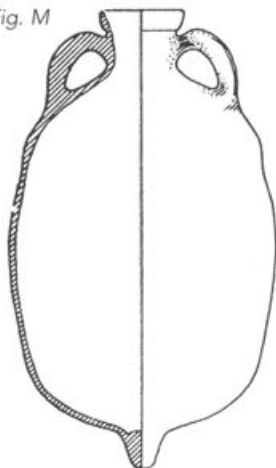


Fig. N

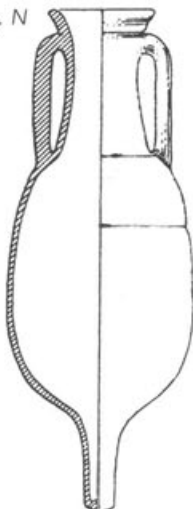


Fig. O

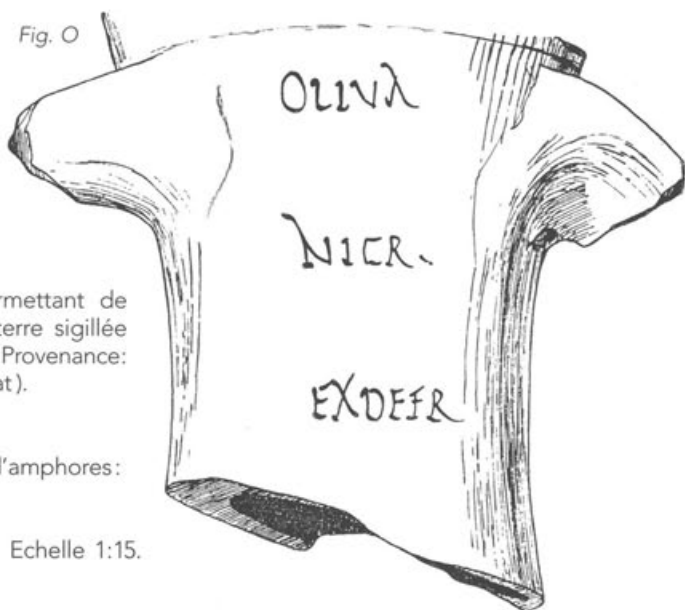


Fig. K

Moule en argile permettant de confectionner de la terre sigillée ornée en relief (32). Provenance: Rheinzabern (Palatinat).

Fig. L-N

Formes principales d'amphores:

L amphore à vin;

M amphore à huile;

N amphore à garum. Echelle 1:15.

Fig. O

Partie d'un col d'amphore trouvé dans le camp légionnaire de Vindonissa (Brugg AG) avec indication du contenu: OLIVA NIGR(a) EX DEFR(uto): olives noires confites dans du moût. Echelle 1:2.

V. Services et petits ustensiles (41-45)

L'époque romaine a connu une grande variété d'instruments et d'ustensiles les plus divers, correspondant aux besoins d'alors. Les plus fréquemment utilisés furent évidemment les instruments de toilette et les couverts de table.

Pour manger, les Romains utilisaient la cuillère et les doigts; la fourchette est une invention du Moyen-Age qui n'apparut que progressivement aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles. Le couteau servait à découper la viande avant de la servir, mais était utilisé à la cuisine et non à table. La raison essentielle est que les quelques privilégiés qui donnaient le ton, avaient pris l'habitude de manger couchés — à la mode romaine allongés sur le côté, appuyés sur un coude, sur des lits inclinés en forme de U (triclinium). Cette position ne permettait évidemment pas l'utilisation simultanée du couteau et de la fourchette, comme nous en avons aujourd'hui pris l'habitude. La cuillère usuelle (41) légère (cochlear) en métal, en os ou en bois, possédait une tige pointue à son extrémité, qui n'était pas fixée dans le manche, mais qui pouvait remplacer la fourchette, en permettant de piquer les aliments et de trouer les coquilles d'œufs vides afin qu'elles ne portent pas malheur!

Des fards et des pommades étaient utilisés pour les soins de beauté. On se servait de spatules en bronze ou en bois pour les étendre (42). Des plaquettes

Fig. 41

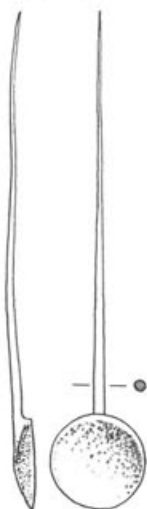


Fig. 42



Fig. 45



rectangulaires en pierre permettaient leur préparation. Ces plaquettes servaient aussi de couvercles à des boîtes métalliques (Fig. P), avec une ou plusieurs cavités contenant les substances nécessaires (graisse, couleurs, etc.).

Pour se coiffer, on utilisait des peignes en bois ou en os. Les Romains utilisaient aussi le cure-dent et le cure-oreille, faits en bois, rarement en métal.

Outre les accessoires de toilette, il y avait aussi un certain nombre d'instruments spécialisés, propres à certains métiers: médecins, orfèvres par exemple. Les aiguilles à coudre étaient généralement en os, parfois en métal.

Fig. 41

Cuillère en bronze (cochlear) à manche pointu; à côté de ce type courant, on rencontrait aussi des cuillères de forme légèrement différente (ligula) avec un cuilleron plus grand, servant à manger des soufflés ou des potées.

Fig. P

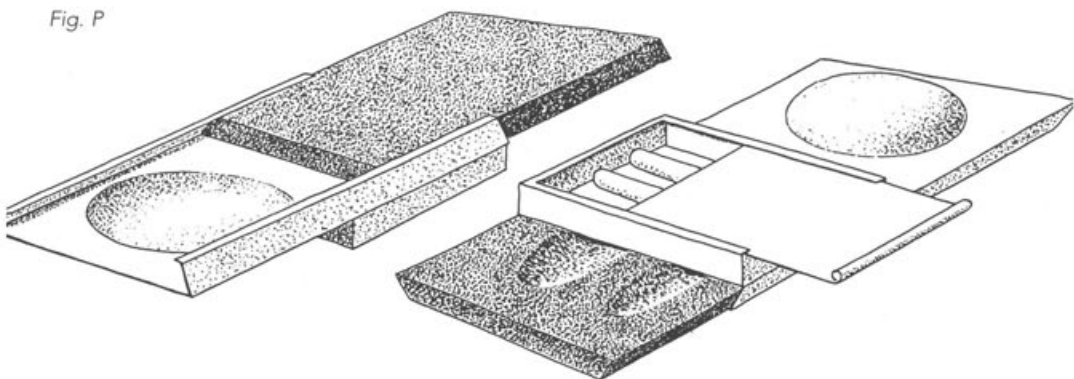


Fig. 44

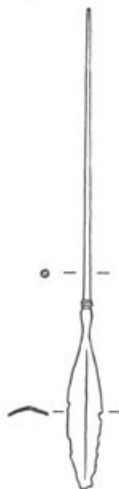


Fig. 43

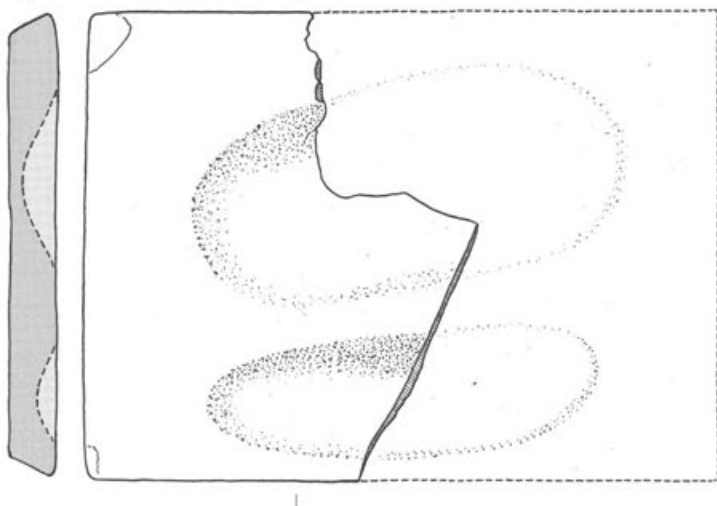


Fig. 42

Spatule en bronze pour étendre les pommades, cassée à une extrémité.

Fig. 43

Fragment d'une palette de maquillage en schiste (provenant des Vosges?), à bords obliques. En haut, marques d'usure dues au frottement.

Fig. 45

Aiguille en os, à chas ovale.

Fig. P

Coffret de maquillage complet avec un petit récipient à couvercle coulissant, des godets et la plaquette servant de couvercle.

Fig. 44

Spatule en bronze.

VI. Bijoux et habits (46-54)

Les bijoux précieux étant fort rares, très peu sont donc parvenus jusqu'à nous. La plupart du temps, les pièces démodées étaient fondues et remodelées. Les bijoux en or et en argent se trouvent donc moins souvent que les bijoux de pacotille. Seuls les trésors et les tombes, pour autant qu'ils n'aient pas été pillés, nous permettent de découvrir des dépôts d'orfèvrerie précieuse encore enfouis.

Les nombreux bijoux mis au jour à Augst n'étaient pas que des pièces d'apparat, comme c'est le cas de nos jours, mais remplissaient aussi un rôle pratique: ainsi les épingles en os ou en métal servaient à maintenir la coiffure, la coiffe ou le filet à cheveux. Les femmes ainsi que les enfants affectionnaient tout particulièrement les pendentifs, par exemple les perles côtelées en verre bleu (car le bleu avait la réputation d'être une couleur porte-bonheur). D'autres pendentifs, telles les lunules (figurant un croissant lunaire), les rondelles en bois de cerf et les petites roues en bronze servaient surtout d'amulettes.

Les bracelets (48) et les bagues, en revanche, sont des bijoux à part entière. Certaines bagues, serties de pierres semi-précieuses (gemmes) étaient aussi utilisées comme sceaux, d'autres étaient munies de minuscules pannetons de clés pour les coffrets à bijoux, etc. En effet, fixée à un anneau, portée jour et nuit, une telle clé se perdait très rarement et

ne se volait que très difficilement. Les costumes de l'époque romaine étaient multiples, mais les différentes peuplades, soumises à l'Empire, gardaient très souvent leurs propres costumes et n'adoptaient les éléments les plus représentatifs de la mode « romaine » (greco-romaine) qu'après plusieurs générations.

Le costume type du Romain, c'est-à-dire de la population de Rome et de l'Italie, comprenait la tunique (*tunica*): sorte de chemise portée avec une ceinture. A la tunique s'ajoutait, pour l'homme et pour autant qu'il jouisse de la citoyenneté romaine, un manteau ou *toge*. Les femmes portaient aussi, par dessus la tunique, un manteau, dans lequel elles se drapaient avec le même art que les hommes dans leurs toges. Ces vêtements n'étaient pas retenus à l'aide d'épingles ou de fibules (*fibula* = broche servant à retenir les extrémités d'un vêtement), mais étaient cousus (chemise, *tunique*) ou étaient drapés (manteau) — ce qui n'était pas très pratique. On sait que les Romains ressentaient le port de la *toge* comme une obligation et qu'ils ne consentaient à la porter que lorsque l'étiquette devait être respectée ou que les circonstances ne leur permettaient pas de faire autrement.

Dans les provinces rhénanes, comme ailleurs, le costume indigène prédominait et certains éléments restèrent à la mode durant toute l'occupation romaine. Le manteau à capuchon (*cucullus* = ca-

puchon), contrairement à la toge, porté par l'homme, survécut à l'époque romaine (Fig. R). Les vêtements de la femme gallo-romaine — une chemise à manches, une jupe de forme cylindrique retenue par une ceinture ainsi qu'une sorte de drap carré faisant office de manteau — se fixaient, selon une mode qui n'était pas romaine, à l'aide de fibules (50-51): deux fibules retenaient la robe sur les épaules, une seule fibule fermait le manteau sur l'épaule droite (Fig. Q).

De nombreuses fibules typiques en bronze faisaient donc partie des vêtements gallo-romains. Augst, comme

d'autres sites du nord des Alpes, nous ont livré quantité de ces objets que l'on qualifie à tort de « romaines ».

Les ceintures, le plus souvent étroites, étaient simplement nouées. Les ceintures militaires comprenaient très fréquemment une boucle ou des appliques en métal.

Les appliques en bronze ne peuvent être rangées dans la catégorie des bijoux. Ces appliques, en forme de pelta (pelta = bouclier en forme de croissant de lune) portant des œilletons massifs sur la partie inférieure (54) servaient au harnachement des chevaux.

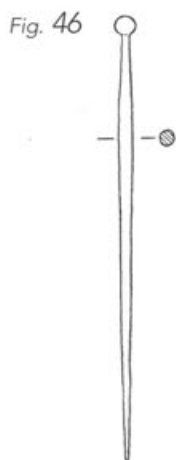


Fig. 46
Epingle à cheveux en os à tête globulaire.



Fig. 47
Petite perle côtelée en pâte de verre bleue.

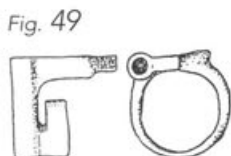


Fig. 48
Bracelet fin en bronze aux extrémités imbriquées.

Fig. 49
Bague en bronze dotée d'un panneton (légèrement cassé).

Fig. 50
Fibule en bronze; l'aiguille vient se fixer dans un porte-agrafe triangulaire.

Fig. 51
Fibule en bronze — l'aiguille manque.

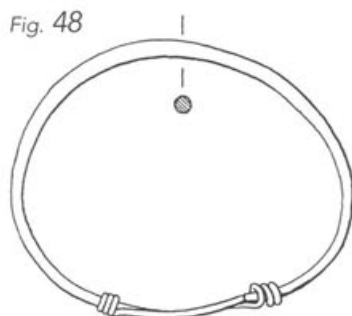


Fig. 52
Boucle de ceinture en bronze à ardillon étroit.

Fig. 53
Chaîne en bronze tressée, longueur 13 cm. Il ne s'agit pas d'un bijou mais d'un élément servant à porter une lanterne, un coffret, etc.

Fig. 54
Applique en forme de pelte; elle constitue, avec d'autres pièces identiques, un décor particulièrement apprécié sur les harnachements en cuir des chevaux.

Fig. Q
Costume gallo-romain féminin du 1er s. ap. J.-C. avec plusieurs fibules.

Fig. R
Manteau masculin à capuchon typique de la Gaule.

Fig. 50

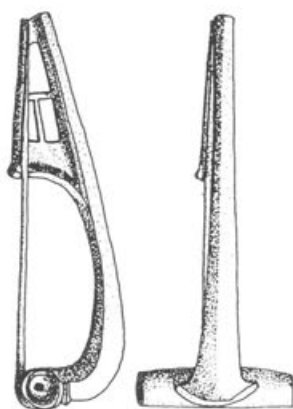


Fig. 51

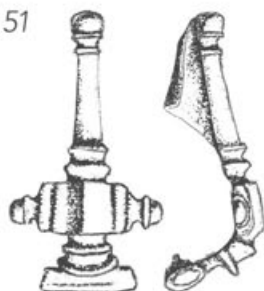


Fig. 52

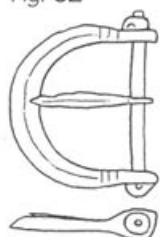


Fig. 53



Fig. 54

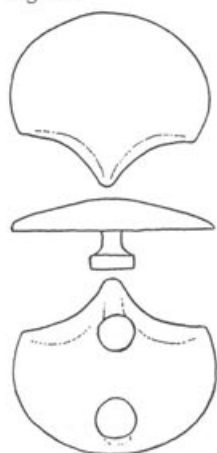


Fig. Q



Fig. R

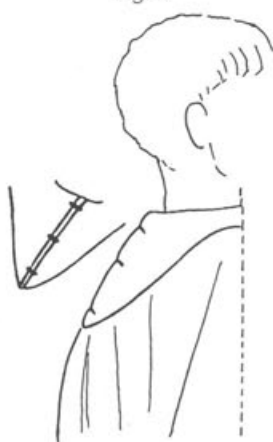


Fig. 5

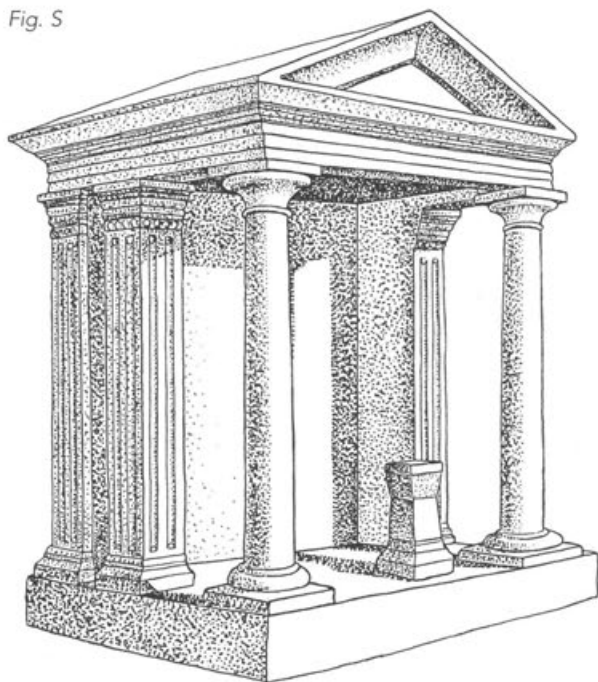


Fig. 55



VII. Statuettes, temples et religion, calendrier (55-58)

Tout comme les autres peuplades celtes, les Helvètes et les Rauraques vénéraient une multitude de dieux. Cependant, peu de vestiges préromains (statues, reliefs) nous sont parvenus. Il est fort probable que les statuettes des divinités étaient en bois, ce qui n'en a pas permis la conservation. Ce que nous possédons comme renseignements date de l'époque romaine, où la population indigène des Gaules, tout comme celle d'autres provinces — continua à pratiquer ses propres cultes, avec l'accord des autorités romaines. En effet, l'Empire romain n'avait aucun esprit missionnaire et ne cherchait nullement à imposer sa religion aux peuples soumis. Une

identification puis un syncrétisme entre les panthéons romain et celtique s'ensuivirent presque naturellement. On s'aperçut alors que la nature et l'action de nombreuses divinités romaines s'apparentaient à celles des dieux celtes et vice-versa. Le mélange des deux panthéons se fit donc naturellement et sans contrainte.

Dans son commentaire de la Guerre des Gaules, César rapporte que les Gaulois vénéraient tout particulièrement Mercure qu'ils considéraient comme l'inventeur de tous les arts, comme le patron des routes et des voyages, du commerce et de l'argent. Venaient ensuite

Fig. 56

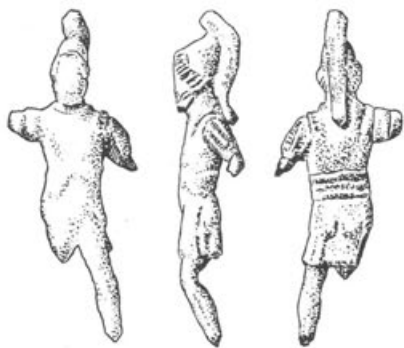


Fig. 57

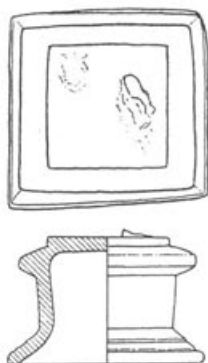


Fig. 58



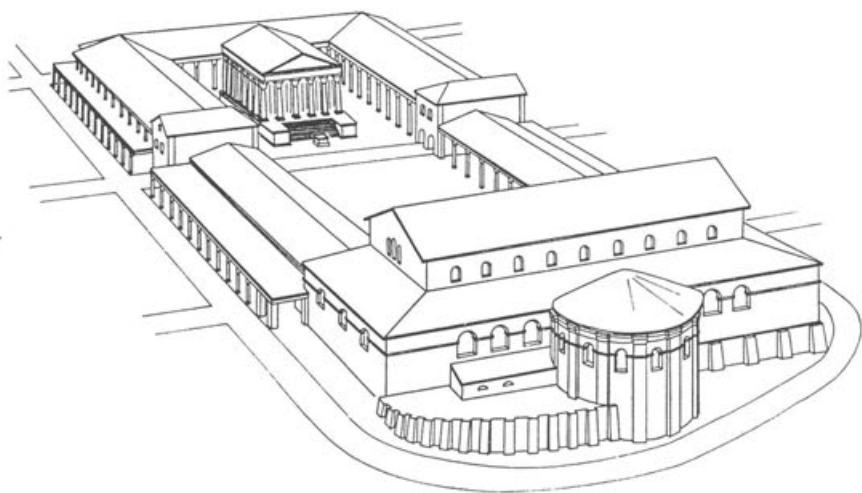
Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Apparemment, ils se seraient fait la même idée de ces dieux que les autres peuples: Apollon combattant la maladie, Minerve enseignant les fondements de l'artisanat et des arts, Jupiter exerçant sa suprématie sur les autres dieux, Mars présidant à la guerre (Caesar, *bellum gallicum* 6.17). Dans cette comparaison, César ne fait mention que des dieux romains, sans parler des divinités gauloises équivalentes. Néanmoins, grâce à la littérature ou à des inscriptions, ces divinités nous sont connues:

Cissonius = Mercure;
Grannus/Bélénos = Apollon (55);
Caturix = Mars (56);

Taranis = Jupiter;
très souvent les dédicaces portent les deux noms: par exemple à Mercure Cissonius.

D'autres divinités celtiques fréquemment vénérées à l'époque romaine sont: Artio: déesse des ours; Epona: patronne des chevaux; Sirona: divinité des sources; Sucellus: dieu de la cervoise. Les dieux gaulois sont souvent représentés vêtus à la romaine. Non seulement les statues et statuette étaient fabriquées en pierre ou en métal, selon la technique romaine, mais elles étaient aussi travaillées dans le style romain d'après modèles.

Fig. T



A Augst ainsi que sur le territoire de la colonie, les divinités suivantes furent découvertes, la plupart du temps sous forme de statuettes en bronze : Mercure : 20 exemplaires ; Minerve : 7 exemplaires ; Apollon : 6 exemplaires ; Venus : 5 exemplaires ; Mars : 4 exemplaires ; Jupiter : 4 exemplaires. La proportion des statuettes trouvées, représentant celles qui étaient vénérées, correspond parfaitement à la description brossée par César. Nous pouvons considérer que les propriétaires et les adorateurs de ces petites effigies étaient avant tout les indigènes qui, à Augst, comme ailleurs, constituaient la majorité de la population par rapport aux authentiques Romains. Grâce à l'exemple que constituait la puissance mondiale de Rome, les indigènes gallo-romains adoptèrent bien des traits de la religion romaine, considérée comme la religion « officielle » pratiquée dans les grands sanctuaires provinciaux.

Jupiter, père et roi des dieux, *Junon*, femme de Jupiter, déesse du mariage, de la famille et protectrice de la femme et *Minerve*, fille de Jupiter, patronne des arts et métiers, occupaient le 1er rang chez les Romains. Ils furent tous trois adorés dans le même temple, ensuite dans trois temples construits côte à côte (capitolium).

Nous trouvons ensuite, entre autres : *Esculape* et *Apollon* : dieux de la médecine, de la guérison ; *Cérès* : déesse de la fertilité, de l'agriculture et du blé ; *Diane* : déesse de la chasse ; *Fortuna* : déesse de l'abondance et de la chance ; *Mars* : dieu de la guerre ; *Mercure* : dieu du commerce ; *Silvanus* : dieu des forêts et des animaux ; *Vénus* : déesse de l'amour ; *Victoria* : déesse de la victoire ; *Vulcain* : dieu du feu et des forgerons.

Les *Lares* et les *Pénates* étaient les dieux importants de la maison et du

Fig. U



foyer, dont ils assuraient la protection. Les figurines de ces divinités, et plus particulièrement celles qui leur semblaient les plus importantes (par exemple Mercure chez un marchand) étaient placées dans les laraires (*lararium*), petits édifices en pierre ou en bois, hauts de 50 à 100 cm (Fig. S), situés à proximité de l'entrée et sur l'autel desquels chaque jour des offrandes étaient déposées. La plupart du temps, les statuettes en bronze représentaient donc des divinités, modèle réduit des statues qui se trouvaient dans les temples.

Sous l'Empire, l'Empereur était aussi vénéré à l'égal d'un dieu, au début après sa mort seulement, puis de son vivant même. Ce fut alors l'institution du *culte impérial*, comprenant un serment d'allégeance, des prières et un sacrifice. Ce culte important fut le plus souvent dirigé par un collège de prêtres recrutés parmi les fonctionnaires impériaux de haut rang

et qui surveillaient les fêtes et les sacrifices prescrits et gardaient le temple et son autel. (Les Chrétiens, avant que le christianisme ne devienne, au 4^{ème} siècle après J.-C., une religion d'Etat ne furent pas persécutés pour leur foi mais parce qu'ils refusaient de prêter serment d'allégeance à l'empereur).

Deux types principaux de temples se retrouvent dans la Gaule: le temple officiel romain était un édifice rectangulaire comportant une *cella* et un *pronaos* ouvert, construit sur un podium et pourvu d'une colonnade en façade et sur les côtés (Fig. T).

Le temple le plus important d'Augst, celui de Jupiter, était bâti selon ce modèle, tout comme le temple, d'époque plus récente, de Schönbühl, vis-à-vis du théâtre, bien que nous ne sachions pas encore à quelle divinité il était consacré. Le temple de Schönbühl avait remplacé

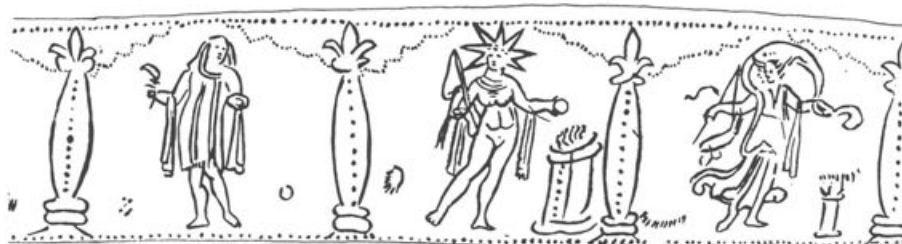


Fig. V

SATURNUS
Saturni dies

Samedi
Samstag
Saturday

SOL
Solis dies

Dimanche
Sonntag
Sunday

LUNA
Lunae dies

Lundi
Montag
Monday

des temples plus anciens, datant du début de l'Empire, et construits selon un plan carré (Fig. U), que l'on a retrouvés au nord et au sud-ouest de l'amphithéâtre. Ces temples carrés, dotés d'une cella quadrangulaire et d'une galerie de circulation couverte sont des exemples typiques du temple celtique. A l'époque romaine encore, on retrouve dans toute la Gaule ce type de temple en pierre ou en bois, aussi bien en ville qu'à la campagne, comme par exemple à Schauenburgerfluh sur la commune de Frenken-dorf (BL).

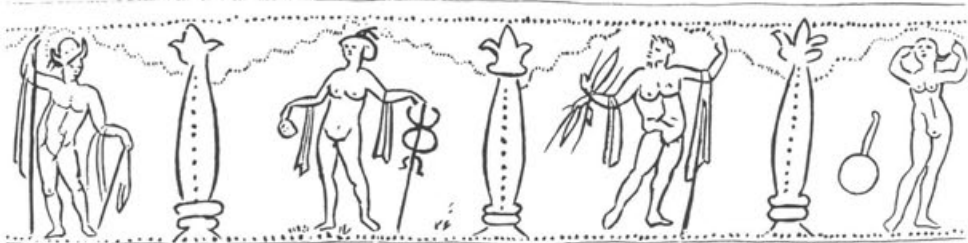
Les cultes publics, tout comme les fêtes religieuses se déroulaient aux environs immédiats du temple. En effet, l'autel, à l'inverse des églises chrétiennes, se situait à l'extérieur, devant le temple, le plus souvent dans l'espace sacré du sanctuaire (temenos) ou dans la cour. Aucune manifestation de culte ne se déroulait à l'intérieur du temple, celui-ci ne possédant qu'une seule pièce

fermée par une porte imposante, la *cella*. Là se trouvait la statue du dieu auquel le temple était consacré, là aussi étaient entreposés le trésor et les instruments du culte. Sur l'autel se faisaient aussi les offrandes et les libations ainsi que les sacrifices d'animaux.

On faisait appel aux *augures* (prêtre chargé d'observer et d'interpréter les signes) et aux *aruspices* (devins interprétant les entrailles) pour connaître la volonté divine.

Dieux planétaires et jours de la semaine; noms des mois

5 des 9 planètes du système solaire étaient connues dans l'antiquité. Les Romains, tout comme les Babyloniens et les Grecs, les avaient identifiées à des divinités: Mercure, Jupiter, Mars, Vénus et Saturne. Le Soleil et la Lune étaient considérés comme des planètes, mais non la Terre qui représentait le centre de



MARS
Martis dies

MERCURIUS
Mercurii dies

IUPPITER
Iovis dies

VENUS
Veneris dies

Mardi
Dienstag
Tuesday

Mercredi
Mittwoch
Wednesday
(german. Wodan)

Jeudi
Donnerstag
Thursday

Vendredi
Freitag
Friday

l'univers. Chacun des 7 dieux planétaires régnait sur l'un des sept jours de la semaine, dont le nombre 7 remonte d'ailleurs à la tradition juive. Ce n'est que pendant le Bas-Empire que l'on prit l'habitude d'appeler les jours de la semaine d'après les dieux (Fig. V). Malgré l'apparition tardive et la nature païenne de cette coutume, ces noms ont été maintenus jusqu'à nos jours dans différentes langues: L'italien et le français n'ont transformé que le jour du dieu Sol (soleil) en dimanche et domenica, c'est-à-dire jour du Seigneur. L'allemand et l'anglais ont emprunté à des divinités germaniques païennes les noms des jours: Dienstag (mardi), Donnerstag (jeudi) et Freitag (vendredi), soit les divinités Ziu, Donar et Freia.

Les noms des mois, eux aussi, sont encore en usage de nos jours (mensis = mois):

mensis Ianuarius	en l'honneur de Janus, dieu des portes
mensis Februarius	en latin: februo = purifier, expier; mois de l'expiation
mensis Martialis	en l'honneur de Mars, dieu de la guerre
mensis Aprilis	du latin aperio = ouvrir, fleurir
mensis Maius	en l'honneur de Maius, dieu de la croissance
mensis Iunius	en l'honneur de Junon, déesse du mariage et de la famille
mensis Iulius	en l'honneur de Gaius Iulius Caesar qui réforma le calendrier romain en 46 av.J.-C.
mensis Augustus	en l'honneur de l'empereur Auguste, fils adoptif de César
mensis September	du latin septem = 7, c'est-à-dire le 7ème mois
mensis October	de octo = 8, c'est-à-dire le 8ème mois
mensis November	de novem = 9, soit le 9ème mois
mensis December	de decem = 10, soit le 10ème mois

(Comme l'année romaine commençait autrefois le 1er mars — aujourd'hui encore, le jour supplémentaire de l'année bissextile est ajouté avant le 1er mars — septembre, octobre etc. étaient les 7ème, 8ème, etc. mois de l'année).

Tandis que les petits bronzes représentaient en premier lieu les dieux du panthéon romain ou celtique, les figurines en argile blanche, moins coûteuses, appelées «Terracottas», illustraient le plus souvent la dévotion populaire; nos images pieuses, ex-voto et saints en sont les successeurs directs.

Les figurines les plus appréciées étaient Vénus, déesse de l'amour (58), les déesses mères avec leur nourrisson, les bustes d'enfants et les représenta-

tions animales (des oiseaux comme le paon, la colombe, le coq, la poule etc.).

Des ateliers spécialisés, situés surtout au centre de la France (Gaule) actuelle, fabriquaient et vendaient ces terres cuites par milliers. Vénérées dans les laraires, offertes dans les temples, elles trouvaient aussi place sur les meubles, comme décoration, ou servaient de jouets pour les enfants. Souvent ces terres cuites accompagnaient femmes et enfants dans leurs tombes.

Fig. 55

Petit bronze représentant le dieu Apollon. Fonte pleine partiellement conservé. Cheveux tombant sur les épaules et noués sur le front. A l'origine, la pièce se trouvait sur un support (comme le 57) et il est probable qu'Apollon tenait dans sa main gauche la lyre, et dans la droite le plectre.

Fig. 56

Petit bronze représentant Mars. Fonte pleine partiellement conservé. Le dieu est barbu et porte un casque, une cuirasse (par dessus la chemise et la cotte de cuir), et des cnémides. A l'origine, il brandissait une lance dans sa main droite et portait un bouclier au bras gauche.

Fig. 57

Support rectangulaire d'un petit bronze non conservé, (fonte creuse). Une des faces porte des traces de la fixation de la figurine aujourd'hui perdue, reconnaissables grâce aux soudures.

Fig. 58

Partie supérieure d'une terre cuite figurant Vénus déesse de l'amour, fabriquée en argile blanche, dans un moule en deux parties (comparez les cassures) puis assemblage des deux parties et cuisson.

Fig. S

Laraire avec un petit autel, trouvé dans une des maisons d'Augst, dans l'insula 24. Calcaire; partiellement complété, hauteur 45 cm.

Fig. T

Temple consacré à Jupiter, situé au centre du forum principal d'Augst (25x16 m). Au premier-plan, la basilique et la curie (hôtel de ville).

Fig. U

Temple carré, avec galerie de circulation couverte (14x14 m) de tradition celtique; aire sacrée de Petinesca (Studen, BE).

Fig. V

Les 7 dieux de la semaine représentés sur le petit chaudron en bronze (diamètre 11 cm) d'Augst. Echelle: 2:3 environ.

Fig. 59

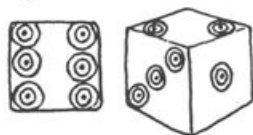


Fig. 60

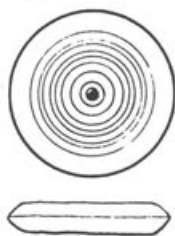


Fig. 61



VIII. Jeux et Loisirs (59-64)

Grâce aux écrivains latins, aux inscriptions, aux représentations figurées des reliefs et des peintures murales nous connaissons plusieurs jeux pratiqués par les Romains. Malheureusement, les règles de jeux, connues des lecteurs et des spectateurs romains, ne nous sont pas parvenues.

De même, il ne nous est pas possible de dire quels jeux pratiqués à Rome et en Italie trouvèrent aussi des amateurs à Augst ou en Gaule, ni quels jeux de tradition indigène ont continué à être pratiqués par la population locale. Les trouvailles archéologiques sont hélas insuffisantes pour nous éclairer à ce sujet. Toutefois, une inscription découverte à Avenches, rapporte que Tiberius Claudius Maternus, édile (chef de la police, des travaux publics et du marché) a financé, de ses propres deniers un *sphaeristerium* (*sphaera* = boule, balle), c'est-à-dire une salle pour le jeu de balles (sorte de salle des sports ou de gymnastique), offerte à la cité d'Avenches (Fig. W).

Des jeux de balles de toutes sortes (se jouant toujours avec les mains, jamais avec les pieds!) se pratiquaient à Rome et en Italie, et pas seulement parmi les enfants ou les adolescents. Ainsi qu'en témoigne l'inscription d'Avenches, cela fut aussi le cas en Gaule.

Il est intéressant de noter qu'Augst possédait près des thermes, derrière le théâtre, une salle fermée, destinée au jeu de balle. Cette salle fut construite à l'emplacement où se trouvait auparavant une piscine ouverte mais qui semble ne pas avoir été très appréciée!

La dimension des balles pouvait varier. Elles étaient en toile cousue et remplies de cheveux ou de plumes. Il existait aussi des balles gonflées à l'air, probablement en peau ou en boyau. Nous n'en avons malheureusement conservé aucune trace.

Si l'on s'en réfère aux fouilles, d'autres jeux étaient très appréciés, tout particulièrement les jeux de dés et le jeu de

Fig. 62

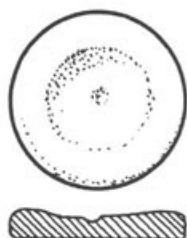
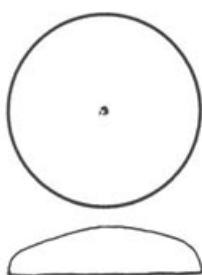


Fig. 63



Fig. 64



dames. On jouait avec des dés (*tessera*) en bois et en os, dont les facettes étaient cotées de 1 à 6, selon la même disposition qu'aujourd'hui, soit: 1+6; 2+5; 3+4. Après avoir été secoués dans un gobelet, les dés, au nombre de deux ou trois, étaient jetés sur la planche de jeu, le 6 étant bien évidemment le meilleur coup; la plupart du temps, on jouait pour de l'argent. Quant aux enfants, ils jouaient aux osselets avec des astragales provenant des pattes postérieures du boeuf, du mouton ou de la chèvre. Là aussi, la face sur laquelle s'immobilisaient les astragales (dont un certain nombre était utilisé pour chaque coup) avait son importance. Ce jeu, toujours pratiqué dans certains pays méditerranéens, se jouait, lui aussi pour de l'argent, chez les adultes.

Les Egyptiens et les Grecs appréciaient déjà les jeux joués avec des jetons. La façon de jouer des Romains ne nous est que partiellement connue. Les jetons (*calculus*) (60-64) étaient soit en os, soit en bois, parfois en verre; chaque

joueur disposait d'environ 30 jetons. Leur forme, leur décoration et leur couleur (pour ceux en verre) variaient afin de différencier les partenaires. Ces jetons étaient avancés avec ou sans lancer de dés. Certains jeux offraient la possibilité de sauter (comme le cheval le permet aux échecs, ou comme dans «Hâte-toi lentement» ou au jeu de dames). Les surfaces des jeux, en bois, en argile ou en pierre, comportaient des lignes dessinant un labyrinthe (jeu du «moulin»). Les vestiges d'une de ces plaques de jeu, en grès rose, ont été trouvés à Augst.

En plus de ces jeux de société individuels, il existait, dans les villes romaines, comme à Augst, des jeux publics: dans les *amphithéâtres* se déroulaient des duels à mort entre gladiateurs ainsi que des combats contre des animaux sauvages.

Fig. W



Contrairement aux amphithéâtres, les théâtres scéniques ne possédaient pas d'enceinte ovale, mais seulement des gradins en demi-cercle (le théâtre d'Auguste se situe entre le forum principal et le temple de Schönbühl). On y donnait, à l'époque romaine, des représentations de drames, mais surtout des comédies et des pantomimes, fort appréciées du public.

Fig. 59

Dé en os.

Fig. 60-63

4 jetons en os: 2 lisses, concaves;
2 striés.

Fig. 64

Jeton en os lisse convexe.

Fig. W

Inscription mentionnant la construction d'une «salle de gymnastique» à Avenches (124 x 48 cm).

Texte: TI(berius) CLAUDIUS TI(beri) FIL(ius) MATERNUS AEDILIS SPHAERISTERIUM D(e) S(uo) D(edit): Tiberius Claudius Maternus, édile, fils de Tibère, a offert à ses frais, le sphaeristerium (salle de jeu de paumes).

IX. L'argent et le commerce (65-67)

Plus encore que les Grecs, les Romains de l'époque impériale développèrent un véritable système monétaire, dont les différents numéraires étaient échelonnés selon leur valeur, et grâce auxquels tout pouvait être acheté, contre argent comptant, de l'objet de luxe au simple pain. Cette économie monétaire, extrêmement développée (et très différente d'une économie de troc fondée sur le simple échange de marchandises) disparut progressivement après le Bas-Empire pour ne réapparaître qu'à l'époque moderne.

Le souci de l'Etat romain était d'assurer, à l'ensemble de l'Empire, une frappe unitaire et constante grâce à des poids et des alliages fixes. Mais à cette époque déjà, comme c'est le cas aujourd'hui, les fluctuations de la valeur du métal et l'inflation nécessitaient de constants réajustements. Au début du Haut-Empire déjà, le poids des monnaies commençait à diminuer. La part de métal précieux contenue dans l'argent diminuait. Ainsi, au Bas-Empire, entre 215 et 265 ap. J.-C., la quantité d'argent contenue dans une monnaie, en raison de la grande inflation du moment, passa de 50 à 4% ! Les Romains frappaient leurs pièces à l'aide de coins en fer dans lesquels on avait ciselé le négatif des motifs de l'avvers et du revers. Les pièces étaient en or, en argent, en bronze ou en laiton. Contrairement à nos pièces, les monnaies romaines n'avaient pas de bords relevés réguliers, c'est pourquoi les reliefs des représenta-

tions et des légendes s'usaient rapidement. Aucune date n'était gravée sur les monnaies romaines (alors que les nôtres en portent), bien que les Romains aient établi le compte des ans sur la base de la fondation de Rome, en 753 av. J.-C. Sur les faces des monnaies, on représentait le portrait de l'Empereur, parfois celui de l'Impératrice ou d'un autre membre de la famille impériale. Sur les revers figurait souvent un événement particulier (jubilé, inauguration, victoire, naissance d'héritier du trône). Les légendes portaient les titres honorifiques toujours plus nombreux de l'Empereur et mentionnaient brièvement les événements. Grâce aux sources historiques, nous sommes en mesure de déterminer le règne d'un empereur et de situer un événement représenté. C'est pourquoi, à 3 ou 4 ans près parfois, un grand nombre des pièces de monnaies ont pu être datées. De nombreuses monnaies du 1er siècle, plus particulièrement celles en bronze, circulaient encore au 2ème siècle ap. J.-C.

Dans les trésors enfouis, c'est généralement la pièce la plus récente qui nous donne l'indication de la date à laquelle ledit trésor a été enfoui.

Il n'en existe que fort peu aux époques de prospérité que sont les 1er et 2ème siècles, alors qu'ils deviennent nombreux au 3ème siècle en raison des crises intérieures et des incursions des Alamans.

Voici le système monétaire en vigueur de la naissance du Christ au début du 3ème siècle:

1 aureus =	25 deniers =	100 sesterces =	200 dupondius =	400 as
(env. 7 g)	1 denier =	4 sesterces =	8 dupondius =	16 as
	(env. 3-4 g)	1 sesterce =	2 dupondius =	4 as
		(27 g = 1 once	1 dupondius =	2 as
		= 1/12 de la		1 as
		livre romaine		
		327, 454 g)		
or	argent	laiton	cuivre	

Il nous intéresserait évidemment de savoir aujourd'hui ce qu'il était possible d'acheter à l'époque romaine avec 1 sesterce ou avec 1 denier et à combien se montaient les salaires. Les informations que nous possédons sont malheureusement minimales; elles nous sont parvenues grâce aux auteurs anciens, aux comptes et aux inscriptions. Provenant de lieux et d'époques différentes, ces renseignements ne sont que partiellement comparables en raison des modifications du pouvoir d'achat.

Le salaire journalier d'un esclave, sans formation spécifique (ouvrier agricole, valet etc.), s'élevait à 2 ou 3 sesterces; un ouvrier travaillant dans les vignes gagnait 1 denier (= 4 sesterces); sous Auguste, un légionnaire recevait une solde journalière de 2,5 sesterces (= 10 as); en revanche, 200 ans plus tard, en raison de l'inflation et de la dévaluation de la monnaie, la solde se montait à 4 sesterces

(= 16 as = 1 denier), se qui représente une économie annuelle de 14-15 aureus (environ 100 g d'or). Pour les prix qui sont parvenus jusqu'à nous, nous ne connaissons pas toujours la quantité de marchandise correspondante. Un plat en terre sigillée ornée (voir 32) coûtait environ 4-5 sesterces, donc le salaire journalier d'un ouvrier. A Rome par exemple, le prix d'entrée des thermes avait été fixé à 1/4 as, soit 1-2% du salaire journalier, ce qui n'est pas cher. La viande de porc, très appréciée des Romains, revenait, au 2ème siècle, à 1-2 sesterces le kilo. 8 kilos de blé, nécessaires à la fabrication de 15 pains, valaient au temps de Néron, entre 3 et 8 sesterces. 1 litre d'huile d'olive (quelle qualité?) coûtait, à Pompéi, 3 sesterces. Pour une nuit, dans une simple auberge, le voyageur payait, pour un demi-litre de vin et un pain, un as, deux as pour les suppléments ainsi que deux as pour le fourrage de sa monture.

Fig. 65



Fig. 66



Fig. 67



Tous ces comptes montrent clairement que même de petits achats et des quantités modestes, se payaient en petite monnaie. Nous pouvons donc imaginer la quantité de pièces de bronze en circulation dans l'Empire et les difficultés qui ne durent pas manquer d'apparaître en cas d'inflation, où la valeur nominale était inférieure à la valeur intrinsèque du métal des pièces. On ne peut vraiment se rendre compte de la performance de l'«*Imperium Romanum*» que si l'on réalise que semblable système monétaire, dans lequel chacun touche tous les jours de l'argent, n'a pu être remis en vigueur que peu à peu, durant ces trois derniers siècles.

Fig. 65

Aureus (copie) de l'époque de Néron (54-68 ap. J.-C.) avers: tête de Néron avec la légende *NERO CAESAR AUGUSTUS* revers: représentation de la déesse Concordia (concorde) avec une corne d'abondance légende: *CONCORDIA AUGUSTA*.

Fig. 66

Denier (copie) de l'époque d'Hadrien (117-138 ap. J.-C.) avers: tête d'Hadrien barbu; légende: *HADRIANUS AUG(ustus) CO(n)S(ul) III P(ater) P(atriciae)* = consul pour la 3ème fois, père de la patrie. Revers: représentation de la déesse Rome, tenant dans sa main gauche une lance, dans sa main droite une statuette de la victoire; légende: *ROMA FELIX* (heureuse Rome).

Fig. 67

Dupondius (= 2 as) de l'époque d'Auguste (27 av.-14 ap. J.-C.) avers: tête d'Auguste. Légende: *CAESAR AUGUSTUS DIVI F(ilius) P(ater) PATRIAE* (= Auguste, fils du divin César, père de la patrie) revers: représentation du grand autel de Lyon (capitale des Gaules), sur chaque côté, une colonne avec la statue de la déesse de la victoire, Victoria; en dessous, la légende *ROM(ae) ET AUG(usto)*, c'est-à-dire (consacré) à Rome et à Auguste.

Fig. X

A	B	C	D	E	F	G	H	I	K	L	M	N	O	P	Q	R	S	T	V	X	Y	Z
À	Ä	Ç	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ
À	Ä	Ç	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ
À	Ä	Ç	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ
À	Ä	Ç	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ
À	Ä	Ç	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ	Ɔ

X. L'écriture et les chiffres (68-70)

À l'époque romaine, une partie non négligeable de la population savait lire et écrire, et ce non seulement en Italie mais aussi dans notre pays. C'est ce que nous prouvent les graffiti peints ou griffonnés sur les murs (conservés avec leur crépi) des maisons romaines, les poteries portant des noms, etc.

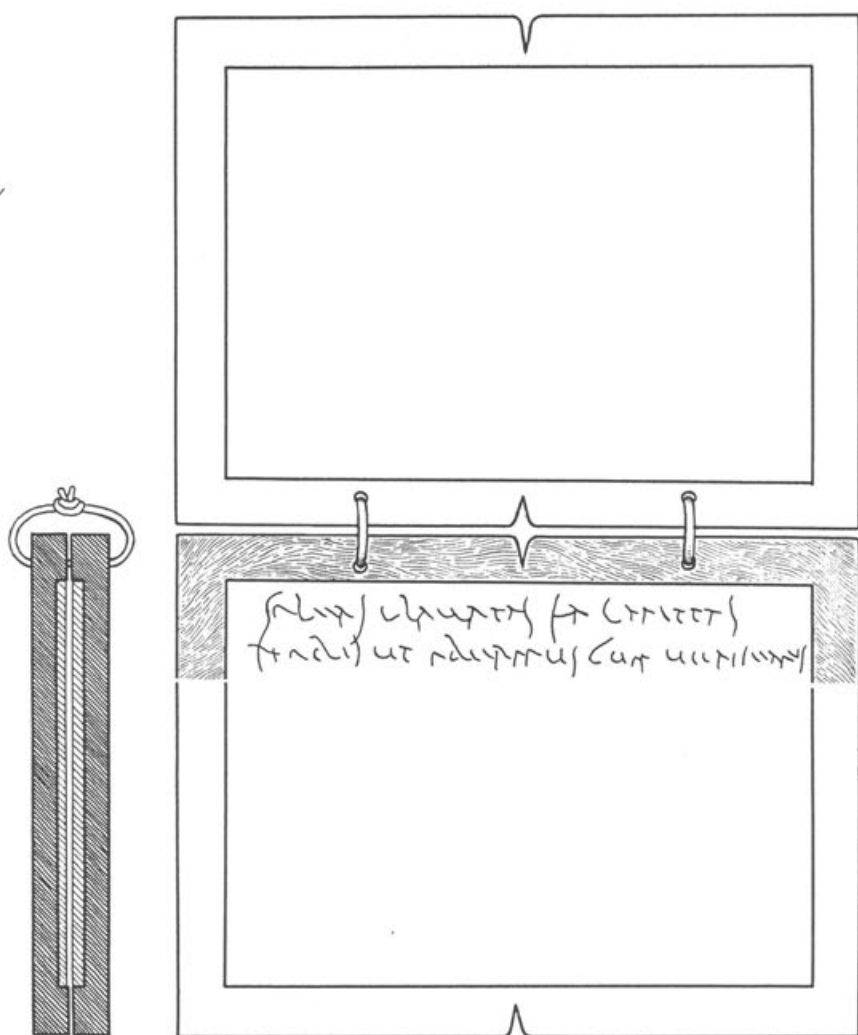
Savoir lire constituait presque une nécessité pour celui qui s'occupait d'argent et de marchandises. Les affiches électorales, les affiches pour les combats de gladiateurs (Fig. Z) trouvées à Pompéi, n'avaient un sens que si la majorité des passants les comprenaient. Il en est de même pour les inscriptions à caractère de propagande sur les monnaies, qui passaient dans presque toutes les mains. Les emballages des marchandises, comme par exemple les amphores et les cruches, portaient des inscriptions, et le fabricant estampillait la terre sigillée, la vaisselle, les tuiles, les tuyaux de plomb, etc. Les soldats «prenant leur retraite», recevaient des diplômes militaires (avec copies pour Rome). Des bornes miliaries indiquaient au voyageur la distance le séparant de la prochaine ville, des stèles funéraires portaient le nom, l'origine et l'âge du défunt, les mosaïques étaient signées par l'artiste et

portaient le nom du propriétaire de la maison, etc.

Si beaucoup savaient lire, beaucoup savaient aussi écrire, dans une proportion qui doit à peu près correspondre à ce que l'on a pu constater chez nous au siècle passé. Les inscriptions sur pierre ou sur métal (surtout sur des plaques ou des feuilles de métal plus petites) étaient rédigées avec les «majuscules» de l'alphabet romain, encore en usage de nos jours (Fig. W). Les minuscules n'étaient pas connues. En revanche, il existait une écriture cursive (Fig. X): c'est au moyen de cette écriture qu'ont été rédigés les textes incisés à l'aide d'un stylet (stilus) sur des plaquettes en bois (Fig. Y), sur la vaisselle, sur le crépi, etc. ou peints avec de la peinture ou de l'encre (atramentum) sur des papyrus et des murs (Fig. O). Les lettres, les livres, les testaments, les contrats de vente, etc. ainsi que le nom du propriétaire sur des objets personnels, étaient écrits en lettres cursives.

Les nombreux stylets (68) en fer, en bronze ou en os que l'on retrouve un peu partout, par exemple comme offrandes dans des tombes, ainsi que les sceaux, 49

Fig. Y



attestent que de nombreuses personnes savaient écrire. Grâce aux sceaux, on scellait les tablettes constituées de deux plaquettes et dont la surface intérieure creuse comportait une couche de cire, l'inscription s'effectuait à l'aide d'un stylet. A Vindonissa, de nombreuses plaquettes ont été conservées, sur lesquelles

les textes écrits «avec vigueur» par les soldats, ont traversé la couche de cire, de telle sorte qu'ils sont encore partiellement lisibles (Fig. Y). A Augst, les textes ou des mots en lettres cursives ne sont connus que par des bijoux, des récipients et des fragments de crêpis peints.

L'écriture

L'écriture latine est dérivée de l'écriture grecque, mais à la différence de l'alphabet grec qui comptait 26 caractères, d'Alpha à Omega, elle ne compte plus (dès le 3ème siècle avant J.-C.), que 21 lettres formant l'alphabet latin: A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V X.

Quatre des lettres grecques non utilisées servaient de signes numériques (infra); le G entre le F et le H remplace le Zeta grec. Le X a longtemps été la dernière lettre de l'alphabet latin, mais sous l'Empire, en raison des termes grecs introduits dans la langue latine, les Romains inclurent dans leur alphabet le Y et le Z grecs.

Dès lors, l'alphabet comptait 23 lettres, toujours en usage aujourd'hui, mais augmentées de nos jours de J, U et W afin de différencier les sons. Pour les sons en i, les Romains écrivaient un I et pour les u, v, w, le V.

Les chiffres

Les anciens signes numériques étaient:

I = 1
V = 5
X = 10 = (X = 5 + 5)

Pour les plus grands nombres, on utilisait trois lettres grecques, dont l'alphabet latin n'avait pas usage:

↓ = chi →  →  → L = 50
⊖ = theta → C = 100
ϕ = phi →  →  (I)
c.-à-d. oo, plus tard M = 1000

cette troisième lettre, elle même divisée en deux, donnait:

 → D → D = 500

Une barre sur le chiffre signifiait x-mille, par exemple $\bar{V}$ = 5000. Trois traits à côté et au-dessus du nombre signifiaient x-cent mille, par exemple $\text{I}\bar{\text{X}}\text{I}$ = 100000.

Exemples:

I	= 1	XIV	= 14
II	= 2	XX	= 20
III	= 3	XXI	= 21
IIII ou IV	= 4	XXIX	= 29
V	= 5	XL	= 40
VI	= 6	IIL	= 48
VII	= 7	IL	= 49
VIII ou IIX	= 8	LXXIV	= 74
IX	= 9	CLXIX	= 169
X	= 10	CCIIIC	= 298

Fig. 68

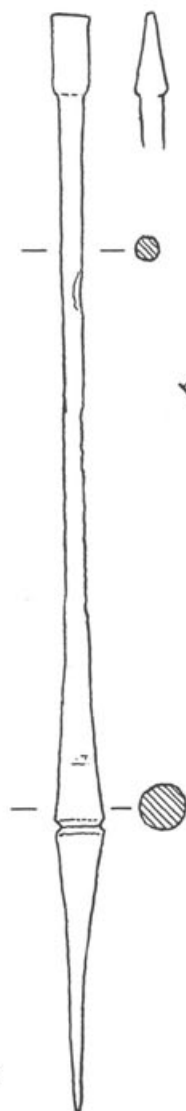


Fig. 70

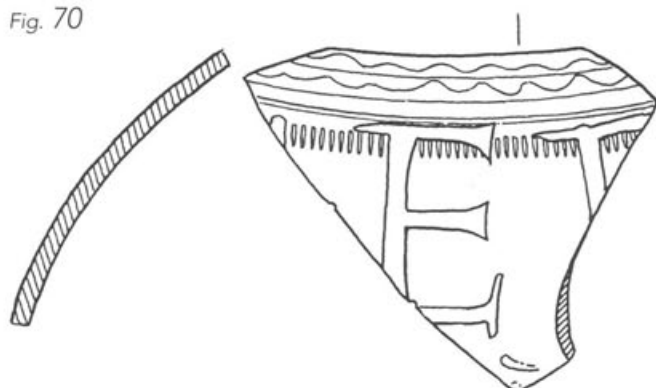


Fig. 69

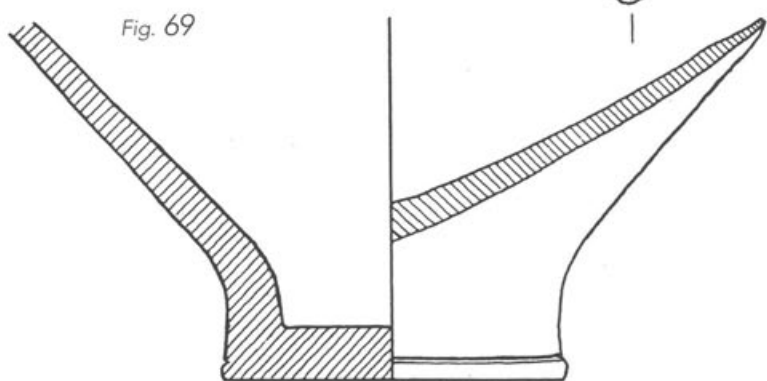


Fig. Z

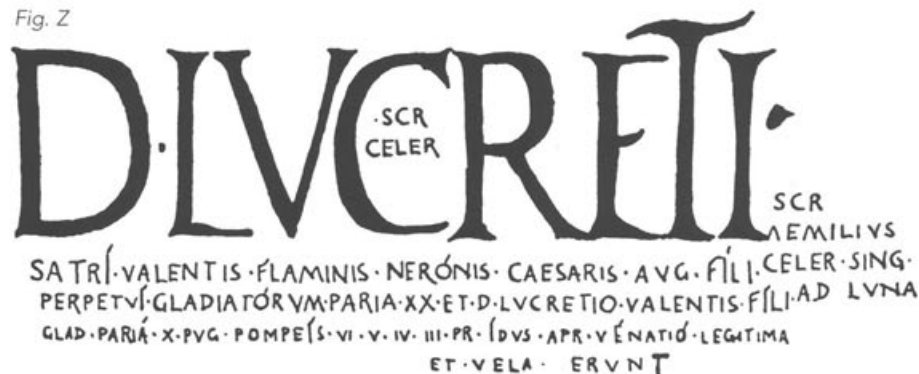


Fig. 68

Styler en fer, avec pointe (pour écrire) et spatule (pour effacer ou corriger la lettre inscrite dans la cire).

Fig. 69

Graffito inscrit à l'aide d'un styler: SECUNDE, c'est-à-dire Secundae ou Secundi = propriété de Secunda ou de Secundus; sous un gobelet (voir 35) ayant appartenu à Secunda ou Secundus. Ces surnoms fréquents signifient «la deuxième» ou «le deuxième».

Fig. 70

Lettre..E..d'un mot, peinte en blanc sur un gobelet (voir 35). L'ensemble de l'inscription qui faisait le tour du gobelet, était peut-être REPLE ME, «remplis moi» sous-entendu avec du vin.

Fig. X

Formes de lettres cursives telles qu'elles apparaissent dans 6 textes différents (en réduction).

Fig. Y

Fragment d'une tablette trouvé à Vindonissa (long. 14 cm), en bois de sapin ou de pin, portant les vestiges d'une lettre redigée au styler par un fantassin ro-

main: soleas clavatas fac mittas/nobis, ut abeamus. Cum veniemus...c.-à-d. envoie-nous les souliers cloutés (soleae clavatae) pour que nous puissions partir. Lorsque nous serons revenus...

La reconstitution montre la charnière mobile des deux tablettes; en coupe on aperçoit la couche de cire formant la surface d'écriture dans la partie interne creuse de la tablette. Dans les entailles des longs côtés, on passait une ficelle pour fermer les tablettes.

Fig. Z

«Affiche» publicitaire peinte sur un mur de Pompéi. On y annonce le «cirque» de D(ecius)LVCRETI(us) et de son fils du même nom, qui présenteront ce qui suit dans l'amphithéâtre: 20 combats de gladiateurs appartenant au père (GLADIATORVM PARIAXX) et 10 autres du groupe de son fils (GLAD PARIAXX). Le reste de l'inscription mentionne le lieu et la date ainsi que les autres attractions: POMPEIS VI V IV III PR IDVS APR (à Pompéi, le 6-2 avant les ides d'avril, c.-à-d.: du 8 au 12 avril) VENATIO LEGITIMA (chasse réglementaire) VELA ERVNT (voiles contre le soleil). 1er siècle ap.J.-C.

Illustrations

Dessins des Fig. 1-70 (objets trouvés à Augusta Raurica) et Fig. D, E, G, K, P, S, U-W et Y: O. Garraux, Bâle

Fig. 1-4	1:4
Fig. 5-27	1:3
Fig. 28-39	1:2
Fig. 40	1:1
Fig. 41-45	1:2
Fig. 46-54	2:3
Fig. 55-58	1:2
Fig. 59-64	1:1
Fig. 65-67	2:1
Fig. 68-70	1:1

Bibliographie

(et table des illustrations):

Mise à jour par l'éditeur en 1994.

Les textes suivants donnent une bonne introduction sur l'époque romaine ainsi qu'un aperçu détaillé de domaines précis de la vie en ce temps-là.

Sont à conseiller tout spécialement trois œuvres présentant la Suisse à l'époque romaine et un guide sur Augusta Raurica.

UFAS 5: Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz Bd. 5. Die römische Epoche (1975). (Figure U)

(avec des articles richement illustrés concernant: l'organisation publique, le militaire, les villes et les vici, les domaines ruraux, l'art et les arts appliqués, le commerce et l'artisanat, les voies de communication et le système monétaire, les religions anciennes et le christianisme, les sépultures et les coutumes funéraires (chaque sujet fournissant de plus amples données littéraires).

Staehelin 1948: F. Staehelin, Die Schweiz in römischer Zeit (3e édition, 1948).

Drack/Fellmann 1988: W. Drack, R. Fellmann, Die Römer in der Schweiz (Stuttgart/Jona 1988).

Fellmann 1992: R. Fellmann, La Suisse gallo-romaine. Cinq siècles d'histoire (Lausanne 1992).

Laur-Belart/Berger 1991: R. Laur-Belart, guide d'Augusta Raurica, 5e édition augmentée et revue par L. Berger (Bâle 1991). (Figures D, F).

Des textes illustrés concernant certains sujets se trouvent dans quelques séries et monographies:

Augster Museumshefte (AMH):

- AMH 1: A. Mutz, Römisches Schmiedhandwerk (1976). (Figure E).
 AMH 2: M. Martin, Römische Schatzfunde aus Augst und Kaiseraugst (1977).
 AMH 3: E. Riha, Der gallorömische Tempel auf der Flühweghalde bei Augst (1980).
 AMH 4: M. Martin, Führer durch Römerhaus und Römermuseum Augst (avec résumé en français) (2e édition 1987).
 AMH 5: A. Kaufmann-Heinimann, Römische Bronzestatuetten aus Augst und Kaiseraugst (1983).
 AMH 6: A. Mutz, Römische Waagen und Gewichte aus Augst und Kaiseraugst (1983).
 AMH 7: A. Kaufmann-Heinimann und A. R. Furger, Der Silberschatz von Kaiseraugst (1984).
 AMH 10: A. R. Furger, Römermuseum und Römerhaus Augst. Kurztexte und Hintergrundinformationen (2e édition 1989).
 AMH 12: J. Schibler und E. Schmid, Tierknochenfunde als Schlüssel zur Geschichte der Wirtschaft, der Ernährung, des Handwerks und des sozialen Lebens in Augusta Raurica (1989).
 AMH 13: W. Heinz, Baden, Salben und Heilen in der römischen Antike (1993).

Augster Blätter zur Römerzeit (ABRZ):

- ABRZ 1: S. Martin-Kilcher, Römische Geschirrflicker (2e édition 1992).
 ABRZ 2: M. und S. Martin-Kilcher, Schmuck und Tracht zur Römerzeit (2e édition 1992).
 ABRZ 4: W. Hürbin, Le pain romain. La mouture, la cuisson, recettes (2e édition 1994).
 ABRZ 5: V. Vogel Müller, Römische Kleider zum Selbernähen (1986).
 ABRZ 6: P.-A. Schwarz (traduction française C. May), Inscriptiones selectae Coloniae Augustae Rauricorum. Choix d'inscriptions d'Augst et Kaiseraugst (Augst 1988).

ABRZ 7: A. R. Furger, M. Windlin, S. Deschler-Erb, J. Schibler (traduction française C. May Castella), Der «römische» Haustierpark in Augusta Raurica. Le parc aux animaux domestiques «romains» d'Augusta Raurica (1992).

ABRZ 8: A. R. Furger, M. Peter, L. Thommen, P.-A. Schwarz, J. von Ungern-Sternberg et al. (traduction française M. Poux), Römischer Geschichtspfad in Augusta Raurica. Sentier Historique Romain d'Augusta Raurica (1994).

Kleine Schriften zur Kenntnis der römischen Besatzungsgeschichte Südwestdeutschlands / Schriften des Limesmuseums Aalen (en vente au Württembergisches Landesmuseum, Altes Schloss, D-70173 Stuttgart).

Un choix:

- Heft 4: G. Ulbert, Römische Waffen (1968).
 Heft 6: J. Garbsch, Der spätrömische Donau-Iller-Rhein-Limes (1970).
 Heft 9: H.-J. Kellner, Die Sigillatöpfereien von Westerdorf und Pfaffenhofen (1973).
 Heft 10: M. J. Vermaseren, Der Kult des Mithras (1974).
 Heft 11: A. Böhme, Schmuck und Tracht der römischen Frau (1974).
 Heft 13: H. Bender, Römische Strassen und Strassenstationen (1975).
 Heft 15: D. Baatz, Die Wachtürme am Limes (1976).
 Heft 16: H.-W. Böhme, Römische Beamtenkarrieren (1977).
 Heft 17: U. Heimberg, Römische Landvermessung (1977).
 Heft 18: B. Pferdehirt, Die römischen Terra-Sigillata-Töpfereien in Südgallien (1978).
 Heft 19: W. Gaitzsch, Römische Werkzeuge (1978).
 Heft 20: H. Bender, Römischer Reiseverkehr (1978).
 Heft 21: U. Körber-Grohne, Nutzpflanzen und Umwelt im römischen Germanien (1979).
 Heft 25: P. Filtzinger, Hic saxa loquuntur – Hier reden die Steine (1980).

- Heft 27: U. Heimberg, Gewürze, Weihrauch, Seide – Welthandel in der Antike (1981).
 Heft 28: U. Schillinger-Häfele, Lateinische Inschriften, Quellen für die Geschichte des römischen Reiches (1982).
 Heft 34: A. Rieche, Römische Kinder- und Gesellschaftsspiele (1984).
 Heft 36: M. Junkelmann, Muli Mariani – Marsch in römischer Legionärsrüstung über die Alpen (1985).
 Heft 37: U. Schillinger-Häfele, Consules, Augusti, Caesares – Datierung von römischen Inschriften und Münzen (1986).
 Heft 38: W. Gaitzsch, Antike Korb- und Seilerwaren (1987).
 Heft 41: J. Fugmann, Römisches Theater in der Provinz (1988).
 Heft 43: H. Matthäus, Der Arzt in römischer Zeit (1989).

Führer und Schriften des Archäologischen Parkes Xanten

- Heft 9: G. Gerlach, Essen und Trinken in römischer Zeit (1986).
 Heft 10: A. Rieche und H. J. Schalles, Arbeit, Handwerk und Berufe in der römischen Stadt (1987).

Adam 1984: J.-P. Adam, La construction romaine (1984).

Alföldi-Rosenbaum 1989: E. Alföldi-Rosenbaum, Das Kochbuch der Römer. Rezepte aus der «Kochkunst» des Apicius. Lebendige Antike Artemis-Verlag (9e édition, 1989).

André 1961: J. André, L'alimentation et la cuisine à Rome (1961).

Callender 1965: M.H. Callender, Roman Amphorae with index of Stamps (1965).

Cüppers 1990: Die Römer in Rheinland-Pfalz (1990).

Bossert-Radtke 1992: C. Bossert-Radtke, Die figürlichen Rundskulpturen und Reliefs aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 16 (1992).

Gaitzsch 1980: W. Gaitzsch, Eiserne römische Werkzeuge, BAR International Series 78 (1980).

Heinz (1983): W. Heinz, Römische Thermen: Badewesen und Badeluxus im römischen Reich (1983).

Haberey 1972: W. Haberey, Die römischen Wasserleitungen nach Köln. Kunst und Altertum am Rhein Nr. 37 (2e édition, 1972).

Hilgers 1969: W. Hilgers, Lateinische Gefäßnamen. Funktion und Form römischer Gefäße nach den antiken Schriftquellen. Beihefte Bonner Jahrbücher 31 (1969). (Figures L-N).

Kaufmann-Heinimann 1977: A. Kaufmann-Heinimann, Die römischen Bronzen der Schweiz I: Augst und das Gebiet der Colonia Augusta Raurica (1977). (Figure V).

Kent/Overbeck 1973: J. P. C. Kent, B. Overbeck und A. U. Stylow, Die römische Münze (1973).

Krenkel 1963: W. Krenkel, Pompejanische Inschriften (2e édition, 1963). (Figures X, Z).

Kretschmer 1966: F. Kretschmer, La technique romaine (1966). (Figure G).

Martin-Kilcher 1987: S. Martin-Kilcher, Die römischen Amphoren aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 7/1 (1987).

Martin-Kilcher/Zaugg 1983: S. Martin-Kilcher, M. Zaugg, Fundort Schweiz 3. Die Römerzeit (1983).

Macaulay 1983: D. Macaulay, Eine Stadt wie Rom. Planen und Bauen in der römischen Zeit (5e édition, 1983). (Figure B).

Mielsch 1987: Die römische Villa, Architektur und Lebensform (1987).

Riha 1979: E. Riha, Die römischen Fibeln aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 3 (1979).

Riha 1982: E. Riha, Die römischen Löffel aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 5 (1982).

Riha 1986: E. Riha, Römisches Toilettgerät und medizinische Instrumente aus Augst

- und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 6 (1986).
- Riha 1990: E. Riha, Der römische Schmuck aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 10 (1990).
- Rütti 1991: B. Rütti, Die römischen Gläser aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 13 (1991).
- Schmid 1993: D. Schmid, Die römischen Mosaiken aus Augst und Kaiseraugst. Forschungen in Augst 17 (1993).

- Walser 1967: G. Walser, Die römischen Strassen in der Schweiz, 1. Teil: Die Meilensteine (1967).
- Walser 1979/80: G. Walser, Römische Inschriften in der Schweiz 1: Westschweiz (Figure W), 2: Nordwest- und Nordschweiz, 3: Wallis, Tessin und Graubünden (1979 und 1980).

Augster Blätter zur Römerzeit 3

Objets quotidiens de l'époque romaine

ISBN 3-7151-2203-X

Editeur: Amt für Museen und Archäologie des Kantons Basel-Landschaft,
Römermuseum Augst — Musée Romain d'Augst
Texte: Max Martin 1979
Traduction française: S. Amstad, Lausanne
Rédaction de la 2e édition: Mirjam Wey, Verena Vogel Müller,
Dominique Rouiller et Alex R. Furger
Mise en page de la 2e édition: Mirjam Wey, Nuglar
Edition et adresse pour commandes: Römermuseum, CH-4302 Augst
Imprimé par Lüdlin AG, Liestal
2e édition 1994 (1re édition française 1982)
© 1994 Römermuseum Augst

